1908 — Ier TRIMESTRE

ANNALES THÉOSOPHIQUES

Recueil trimestriel
de Conférences et de Travaux originaux

SOMMAIRE

PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10

Prix du Numéro : 1 fr. 50

ANNALES THÉOSOPHIQUES

Les " **Annales Théosophiques** " *ont pour but de réunir sous forme de Revue trimestrielle, les conférences et les travaux qui auront été présentés dans les centres théosophiques français par des personnalités marquantes des principaux groupements spiritualistes et de la Société Théosophique.*

POUR LA RÉDACTION :

S'adresser à Gaston **REVEL**, directeur des " ANNALES THÉOSOPHIQUES "
1, Rue Marguerin, 1 — PARIS, 14e.

ABONNEMENTS :

FRANCE . . . 6 francs. -:- ÉTRANGER. . . 6 fr. 60

S'adresser à **M. E. BAILLY**, directeur de la LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
10, Rue Saint-Lazare, 10 — PARIS, 9e.

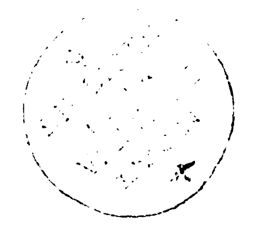
ou à Mme ROUSSEAU, Bibliothécaire, SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE,
59, Avenue de la Bourdonnais, 59 — PARIS

(*Voir la suite à la page 3 de la couverture.*)

ANNALES THÉOSOPHIQUES

ANNALES
THÉOSOPHIQUES

Recueil trimestriel
de Conférences et de Travaux originaux



PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10
—
1908

A nos lecteurs

Nous avons le plaisir d'informer les lecteurs du présent numéro que nous publierons à l'avenir la plupart des conférences ou travaux qui auront été faits dans les centres théosophiques de France. Ces conférences ayant pour auteurs des personnalités marquantes des principaux groupements spiritualistes et de la Société Théosophique, notre Revue deviendra, de ce fait, une source importante de documents précieux sur la philosophie, la métaphysique, l'occultisme, le sens caché des religions, la science des nombres, etc...

Plus que jamais on cherche à découvrir les mystères de l'être, à démontrer l'unité des religions, à pénétrer plus avant dans le domaine de l'invisible, et nous pensons répondre aux désirs de l'élite intellectuelle, en réunissant, dans une même Revue, les travaux épars et variés que la recherche de la Vérité *a motivés. C'est là le principal but des* Annales Théosophiques.

La Direction.

DES
NOMBRES DANS L'UNIVERS MANIFESTÉ (1)

Par M. le Colonel X.

« *Que l'étudiant se souvienne que le nombre*
« *est la base de la forme et qu'il guide le son.*
« *Le nombre est la racine de l'Univers mani-*
« *festé ; les nombres et les proportions harmo-*
« *nieuses dirigent les premières différenciations*
« *de la substance homogène en éléments hété-*
« *rogènes et le nombre, ainsi que les nombres,*
« *imposent des limites à la main formatrice de*
« *la nature.*

(*Doctrine Secrète.* H. P. Blawatsky.)

Qu'est en réalité le nombre et que cache le mot : infini? Il convient de fixer nettement le sens de ces deux termes, du moins celui que nous y attacherons. La précaution est indispensable si l'on ne veut errer.

Du nombre. — Le nombre doit être considéré, non pas comme représentant une grandeur concrète, mais abstraction faite au contraire de toute représentation. Il faut bien se rendre compte que ce n'est qu'en vertu d'une convention tacite qu'un nombre représente une grandeur particulière. Quand on dit, par exemple : « telle grandeur est égale à 100 », on sous-entend qu'on l'a comparée à une autre grandeur de même nature et que la grandeur dont il s'agit contient

(1) Conférence faite à Marseille en 1907.

cent fois la grandeur de comparaison, choisie alors comme unité. Et le nombre 100 implique ici un simple rapport.

Ce qu'est en soi une grandeur nous échappe complètement. Elle ne vaut que par l'impression qu'elle produit sur nous, en d'autres termes elle évoque un certain état de conscience dû au rapprochement instinctif que nous venons de signaler entre cette grandeur et une autre analogue, trouvée dans l'orbe restreint de notre activité du moment et qui nous sert de terme de comparaison. Ainsi un volume est grand pour nous s'il dépasse de beaucoup le volume de notre corps physique ou de tel objet dont nous avons l'usage habituel; petit dans le sens contraire. Supposons que les dimensions du système solaire et celles de tout ce qu'il contient, y compris nos propres corps, soient réduites à notre insu, simultanément et instantanément, au 1/10 de ce que nous croyons qu'elles sont, et qu'il en soit de même pour toutes les grandeurs y relatives, telles que force, etc... ; notre conscience, esclave née du rapport, ne nous avertira pas du changement parce que nos sensations restent les mêmes; son état n'aura lui-même été modifié en rien. L'univers nous semblera identique à ce qu'il était auparavant. Une chose, en soi, n'est donc ni grande ni petite. Pour l'homme et la fourmi, le monde a des dimensions, mais ces dimensions ne sont pas les mêmes. Et alors la dimension n'est que contingente et relative sans aucun caractère absolu. Nous sommes victimes d'illusions dont il faut nous dégager. Généralisez cette pensée, étendez-la à tout ce qui tombe sous nos sens. Armez-vous d'elle; à sa lumière, fouillez partout et sous ses divers aspects la sphère de notre activité actuelle et vous arriverez à vous convaincre qu'illusions nous-mêmes nous sommes plongés dans un milieu d'illusions. Illusions nous-mêmes, parce que le moi est à la taille de celui qui l'imagine; il a ses frontières, ses limites posées par nous, par conséquent ses dimensions. Or nous venons de nous placer à un point de vue qui nous amène nécessairement à conclure que la dimension n'a rien d'absolu. Faisons décroître ensemble et d'une ma-

nière continue, toutes les dimensions corrélatives du moi, il tendra vers l'évanouissement, vers le zéro, vers un simple point qui sera son centre, sans que notre conscience ait changé, sans que notre être ait été modifié. Alors toute séparation disparaît, il ne reste plus qu'un centre de conscience, qui véritablement est nous-même et ce centre sans dimensions est immergé dans l'unité. Mais regardons d'un peu plus près; définissons d'abord la grandeur. Une grandeur est tout ce qui est susceptible de variation (augmentation ou diminution).

Ceci posé, nous sommes, c'est entendu, dans une ambiance phénoménale. Là se jouent des grandeurs toutes corrélatives.

Si nous diminuons ces grandeurs dans une même proportion de 1/10; notre état de conscience ne change pas. Mais au fond pourquoi ne change-t-il pas? Parce que, dans le système primitif et dans le nouveau système, le rapport de deux grandeurs de même nature n'a pas lui-même changé. Deux longueurs, par exemple, étaient représentées dans le système primitif, par 100 et 200, leur rapport était 1/2. Dans le nouveau système, l'unité est devenue le 1/10 de ce qu'elle était auparavant ; les deux longueurs, après réduction, seront encore mesurées par les nombres 100 et 200 ; leur rapport sera toujours 1/2. Et il en sera de même pour tout autre genre de grandeur. Par contre, supposons maintenant qu'au lieu de diminuer dans un même rapport toutes les grandeurs du système, nous réduisions les unes au 1/10, d'autres au 1/100. Il y aura déformation, changement d'aspect, modification des lois. Nos perceptions de ce troisième monde ne seront plus celles du premier ; notre état de conscience aura varié. Lors donc que le rapport de réduction est unique, notre état de conscience demeure constant ; si le rapport n'est pas unique notre état de conscience change et à chaque combinaison de rapport correspond un état de conscience déterminé. Ce qui demeure constant avec notre état de conscience et ce qui varie avec lui, c'est le Nombre. Mais

entendons-nous bien : il s'agit ici du monde phénoménal et du nombre abstrait. Et il n'est peut-être pas inutile, pour les personnes peu habituées aux spéculations scientifiques, de nettement définir le nombre abstrait. Une portion limitée de l'espace a trois dimensions. Son volume est mesuré par le produit de trois longueurs ou, si l'on veut, par le cube d'une longueur, L^3. Une surface, qui limite un volume, n'a plus que deux dimensions et peut être représentée par le produit de deux longueurs, ou par le carré d'une longueur, L^2. Une ligne, intersection de deux surfaces, n'a plus qu'une seule dimension, la longueur, L. Le rapport d'un volume à une longueur sera $\frac{L^3}{L} = L^2$, une surface. Le rapport d'une surface à une longueur sera $\frac{L^2}{L} = L$, une longueur. Dans le rapport d'une longueur à une longueur la grandeur s'élimine et l'on n'aura plus qu'un nombre, indiquant combien de fois l'une des longueurs contient l'autre. Ce sera un nombre abstrait, le nombre arithmétique. Il est indépendant de toute idée de représentation de grandeur concrète.

De l'infini. — On se fait souvent une idée incorrecte de ce qu'on appelle l'infini. En général on l'imagine quelque chose de très grand, de si grand qu'on ne puisse rien concevoir de plus grand. Dans ces conditions l'infini est une chimère, reculant sans cesse devant l'esprit prêt à le saisir. L'infini, ainsi envisagé, n'existe pas. D'abord ce ne saurait être une grandeur, de quelque nature qu'elle soit. La grandeur est en effet susceptible d'augmentation ou de diminution ; or l'infini ne peut être augmenté, pas plus que diminué d'ailleurs, il n'est pas sujet à variation. C'est une abstraction qui ne comporte pas l'idée de grandeur. Notre erreur à son sujet provient de ce que nous l'associons à cette idée, alors qu'aucune association n'est admissible. Si nous ajoutons un nombre à lui-même, puis ce nombre à la somme ; puis encore une fois ce nombre à la nouvelle somme et ainsi de suite, sans fin, nous obtien-

drons bien des sommes croissantes, s'acheminant vers l'au-delà de toute limite assignable ; mais, dès que nous arrêtons notre imagination, nous n'avons toujours qu'un nombre, et, pour grand qu'il soit, il est fini. Pour arriver à l'infini (1), il faudrait que le nombre d'opérations fût infini lui-même ; en nous basant sur ce processus nous conclurions :

L'infini est ce vers quoi tend la somme quand le nombre d'additions tend vers l'infini. Nous définirions l'infini par l'infini. Il y a pétition de principe et nous sommes dans un cercle vicieux. Il est inutile d'examiner d'autres processus par la recherche d'une définition de l'infini. Ils présenteraient tous le même défaut. C'est ce qu'avait très bien compris le célèbre mathématicien Cauchy lorsqu'il disait : le nombre actuellement infini est impossible.

Ce que je viens de dire de l'infiniment grand, je le dirais aussi bien de l'infiniment petit. La critique est générale. Croyez bien que si l'infini cachait une réalité, les penseurs auraient déjà réussi à le définir. Que si, malgré ce qui précède, vous persistiez dans la conviction que l'infini est une réalité, je me ferais fort de vous démontrer qu'à la limite les deux sommes :

$$1 + 2 + 4 + 6 + 8 + \ldots\ldots$$
$$1 + 3 + 5 + 7 + 9 + \ldots\ldots$$

sont égales ; ce qui est manifestement absurde puisque, 1 mis de côté, chacun des termes de la seconde somme est plus grand que le terme du rang correspondant dans la première, et qu'en conséquence à aucun moment la seconde somme ne sera l'égale de la première. Il me semble que tout découle de ce que le mot est mal choisi. Changez-le et remplacez-le par *indéfini*. Alors l'interprétation devient inutile ; le sens est clair. L'indéfini est ce qui, potentiellement, comporte toute espèce de limitation, mais qui en soi n'en a aucune. Par la pensée, imposez dans l'indéfini une limitation quelconque, vous aurez taillé dans l'indéfini quelque

(1) Ce mot supposé pris dans son sens erroné.

chose de défini qui devient manifeste et tombe dans le domaine de la conscience concrète. Cette limitation est d'ailleurs *arbitraire*, ce qui revient à dire que les limitations, en tant que nombre, sont indéterminées. Vous pouvez dire que leur nombre est infini, mais à la condition d'attacher à ce mot le sens que nous venons de dégager.

Ainsi les manifestations sont limitées comme grandeur, mais pas en nombre. La manifestation est multiple. Quant à l'indéfini il ne peut être qu'*un*.

Et, en effet, si nous supposions qu'un deuxième indéfini coexistât avec le premier, quelque chose comme une frontière commune les distinguerait et nous tomberions du domaine de l'indéfini dans celui du défini. Mais sans le défini, le manifesté, l'indéfini demeure, immuable, intangible ; unique indéchiffrable dans lequel rentre la manifestation dès que ses limites temporaires s'évanouissent ; et elles s'évanouiront comme elles sont nées et par cela même qu'elles sont nées. Le caché, qui s'est dévoilé, redevient caché. L'idéation travaille les plans du monde et rend la puissance active manifeste ; vient-elle à changer d'objet, le champ disparaît, l'indéfini reprend sa condition première, tel un milieu inconnu ne se révélant que par des lueurs intermittentes et localisées, manifestations qui sont la grande vie de l'indéfini, de l'absolu.

Bien peu de spéculations nous sont permises sur l'indéfini car le conditionnement et la forme sont indispensables à notre pensée ; ils en sont les points d'appui actuels et nous ne pouvons nous passer d'eux. Lui seul se connaît et, peut-être ne se connaît-il pas s'il a besoin, pour ce faire, des centres de conscience qui sont nous-mêmes, centres permanents de ce que nous avons été, sommes et serons. Tout ce que nous en pouvons postuler est qu'il est, qu'il est unique, Grand Tout sans second. Dites si vous voulez, et si la métaphore vous est commode, qu'il est comme un seul être avec une infinité d'yeux. Ce qui précède nous montre déjà, mais bien vaguement, quel grand rôle le nombre joue dans la manifestation. En fai-

sant appel à quelques notions simples de mécanique nous esquisserons un pas de plus.

Nous savons que tout est mouvement en nous et autour de nous ; que les forces de la nature : son, lumière, électricité, magnétisme, etc... ne sont que des modes de mouvement se traduisant par des effets variés. Il n'est donc pas improbable que l'étude du mouvement jette quelque clarté sur la genèse du monde. L'expérience a permis de constater que les grains d'une matière pulvérulente, jetés sur des disques ébranlés par des vibrations sonores, se mettaient à sautiller sur les disques, s'orientaient suivant des lignes plus ou moins enchevêtrées, et finissaient par se disposer en dessins, simples ou compliqués suivant la nature des sons et leur superposition. Le mouvement est pris là sur le vif en train de tracer des formes. Cette genèse de la forme sans doute est générale et les atomes ne doivent pas avoir d'autre origine. Si nous connaissions la constitution de l'atome physique, en procédant par analyse et en marchant de proche en proche du composé vers le plus simple, nous aurions quelque chance d'entrevoir une loi d'enchaînement des atomes des différents ordres. Mais les données scientifiques sur ce sujet ne sont encore que fort incertaines, autant dire qu'elles n'existent pas. Dans ces conditions on a moins de chances de divaguer en adoptant la marche inverse, en postulant le simple et en s'avançant vers le complexe. En un mot partons des plans supérieurs. N'oublions pas toutefois que nous ne sommes ni clairvoyants ni bien évolués et qu'il y a beaucoup de hardiesse à procéder ainsi. Est-ce une raison pour ne pas essayer ? Les idées qui se dégageront de ce que je vais dire ne vaudront pas grand'chose sans doute ; mais, vaille que vaille, la spéculation est à tenter.

Considérons la matière lors de son apparition, c'est-à-dire dans la manifestation double. A ce moment l'indéfini se présente sous deux aspects : esprit, matière. Il est clair que dès cet instant, la matière a en elle les éléments de ses différenciations futures, éléments qui, sous des impul-

sions, pour nous encore bien mystérieuses, lui feront parcourir le cycle atomique. Parmi ces éléments, je n'en retiendrai que trois, l'étendue, l'inertie, le mouvement. Pour ce que je veux dire j'en ai suffisamment. Cette matière remplit donc un espace ; elle y est en mouvement et son inertie la rend apte à subir l'action d'une cause et à en propager les effets. Je pourrais développer ce dernier point ; mais les considérations que je devrais faire intervenir ne vous sont peut-être pas familières. Je n'en dirai donc que ce qui suit, parce qu'il s'agit d'un fait et qu'un fait s'établit de lui-même sans le secours d'aucune argumentation.

Prenez des boules (d'ivoire par exemple) (fig. 1) toutes égales ; suspendez-les à un même point fixe O par des fils d'égale longueur et inextensibles. Sous l'influence de la pesanteur les boules prendront vers le bas une certaine position d'équilibre. Dans le cas de la figure il y a sept boules ; le centre de la boule du milieu *b* sera sur la verticale O T ;

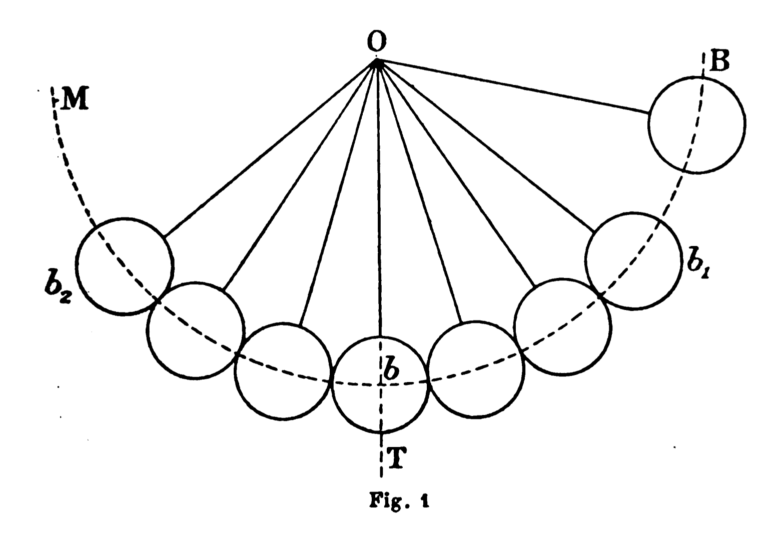


Fig. 1

il y aura trois boules à gauche et trois boules à droite de la boule *b*. Vu l'égalité des fils les sept boules seront réparties le long d'un arc de cercle ayant O pour centre. Ceci

fait, ayez une autre boule identique B suspendue de la même façon et, après l'avoir amenée à la position B, lâchez-la. Elle va tomber en décrivant l'arc B b_1, elle viendra choquer la boule b_1. Or voici ce qu'on constate : la boule B s'arrête au contact de la boule b_1. Toutes les boules à gauche de b_1 restent apparemment en place et c'est la boule b_2 de l'autre extrémité qui va se mettre en mouvement sur l'arc ascendant b_2 M. A travers les boules intermédiaires, en apparence inertes, toute l'énergie acquise par la boule B en tombant se transmet à la boule b_2 ; ce n'est que comme phénomène accessoire et subséquent que la pesanteur fera glisser l'ensemble de la boule B et de ses six voisines de gauche de manière à les remettre en équilibre aux places occupées par les sept boules avant le choc. Il y a là un mouvement de translation effectif qui semble momentanément disparaître, passe par une phase de manifestation discrète pour reprendre son caractère premier. Je simplifie évidemment le compte rendu du phénomène ; mais tel que je vous le présente, il est exact. Je ne vous le cite que pour vous montrer ceci :

Étant données certaines propriétés de la matière, une énergie, agissant en un point d'un milieu, peut se propager dans le milieu jusqu'à l'autre extrémité d'une ligne de propagation sans qu'il y ait pour cela transport général de toute la matière intermédiaire. Vous en avez tous les jours un exemple dans le mouvement de la houle sur mer sans courants. La vague se propage sans qu'il y ait transport d'eau. Soit S S' la surface horizontale libre d'une nappe d'eau (fig. 2). Sous une action quelconque, choc ou vent, une lame V se produit et se déplace dans le sens de la flèche, occupant des positions successives, telles que V_1, V_2, V_3, V_4... Dans ce mouvement ce n'est pas l'eau qui court sur la surface S S' de la mer ; ce sont les files verticales contiguës de particules liquides qui s'élèvent sur place et s'abaissent alternativement.

Si nous en considérons une, suivant la verticale ZZ', quand la vague sera en V le sommet de la file d'eau sera

en a ; en a_1 quand la vague aura progressé jusqu'en V_1 ; en a_2 quand la vague sera en V_2 ; en a_3 quand la vague sera

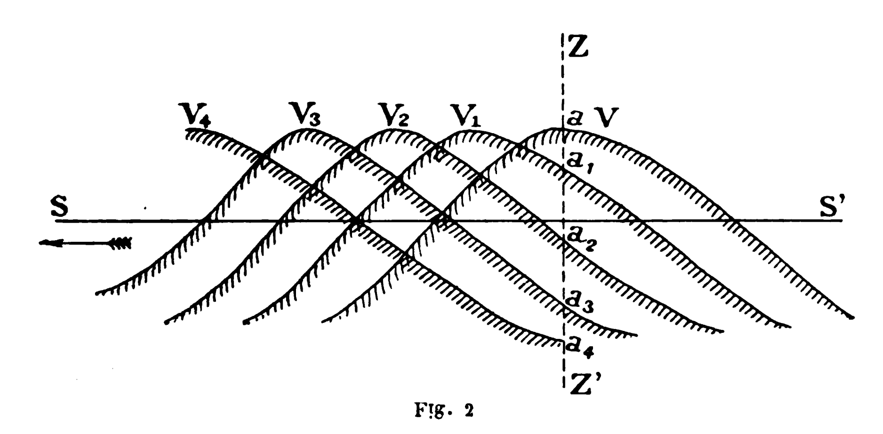


Fig. 2

en V_3 ; en a_4 quand la vague sera en V_4. A partir de a_4, point le plus bas de la course, la file verticale d'eau remontera, son sommet suivant la montée de la lame venant après la lame V, et ainsi de suite. Dégagée de tous détails accessoires, c'est ainsi qu'est la houle. Dans cet exemple le mouvement d'oscillation de l'eau se produit suivant la normale au plan de la propagation de la lame. La lumière, l'électricité, le son, etc... sont produits par des mouvements de cette nature, mais, dans les uns le mouvement oscillatoire est transversal au sens de la propagation, dans les autres il coïncide avec lui. De tels mouvements sont appelés : vibratoires, si l'on envisage les oscillations des particules, ou ondulatoires, si l'on prend pour caractère leur mode de propagation.

Il est entendu que l'on ne peut concevoir le mouvement sans la matière, puisque, pour qu'il y ait mouvement, il faut nécessairement que quelque chose se meuve. Cependant, ce que je viens de dire montre, qu'à un certain point de vue, le mouvement et la matière sont en quelque sorte séparables, et l'on arrive à la notion du mouvement abstrait. Il n'y a qu'à réduire jusqu'à des courses infiniment petites

les oscillations, ce qui n'empêche pas la propagation d'avoir lieu, bien au contraire ; les mouvements de très faible amplitude et de grande vitesse vibratoire se propagent dans la nature beaucoup mieux et beaucoup plus vite que les autres. Dans cette opération mentale les déplacements matériels sont réduits au minimum comme amplitude sinon comme fréquence, et la propagation est mise en un relief saisissant. Cette digression n'était pas inutile, mais revenons à la matière primordiale.

Elle est en mouvement ; c'est sa caractéristique dominante, celle qui frapperait d'abord la vue du clairvoyant. Mais de quelle nature de mouvement la doter? Ce ne peut être une translation rectiligne de l'ensemble de la masse, car alors toutes les particules étant animées à chaque instant de vitesses égales et de même sens, leurs positions les unes par rapport aux autres resteraient invariables ; tout se bornerait à un déplacement du champ; il n'y aurait pas de vie dans l'intérieur de la masse. L'immobilité apparente y régnerait souverainement. Cette hypothèse même équivaudrait à l'immobilité absolue, parce qu'un système ne se déplace que par rapport à quelque chose et la mobilité d'un unique champ de matière, sans mouvements intérieurs dans *l'indéfini* correspond à l'idée que nous nous faisons de l'immobilité.

Ce n'est pas davantage un mouvement d'ensemble le long d'une trajectoire courbe; car si, dans ce cas, des courants intérieurs deviennent possibles avec formation de zones de densité variable, ce genre de mouvement demande l'action d'un foyer matériel d'attraction. Or nous nous plaçons à un moment de la manifestation d'un monde où ceci ne saurait se réaliser, au moment de l'apparition des deux aspects esprit-matière, hors de la portée des autres manifestations s'il en existe. Les mots *hors de la portée* ne sont pas une supposition gratuite et voici pourquoi :

Si la figure hachée ci-contre (fig. 3) représente un champ de manifestation; au delà des limites de ce champ, en des points tels que, A A... règne l'indéfini primordial ; là il

n'y a pas de matière. Or, pour transmettre les actions mécaniques la matière est indispensable ; y eût-il un autre champ de manifestation dans le voisinage, aucune transmission n'aura lieu au delà des limites de chaque champ, partant pas d'action d'un champ à l'autre. Reste l'hypothèse d'une gyration autour d'un axe intérieur à la masse. Mais dans ce cas, puisque l'inertie existe, des forces d'inertie vont se développer (centrifuges dans l'espèce), il va y avoir dislocation, tendance à la dilution plus grande de la matière. Ceci est contraire à nos conditions car, la matière étant à son premier stage est aussi au maximum de dilution qui ne saurait être dépassé.

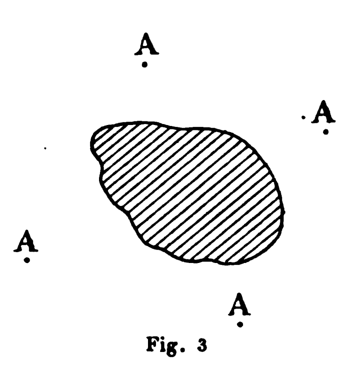
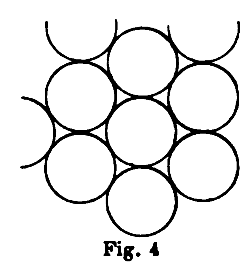


Fig. 3

N'en inférez pas que tous ces mouvements, les deux derniers surtout, ne sont pas supposables dans les zones intérieures à la masse ; vous dépasseriez ma pensée, car, non seulement je les crois possibles à l'intérieur du champ, bien plus, je suis convaincu qu'ils font partie de la genèse d'un système solaire. Ce que j'essaie d'établir c'est qu'ils n'existent pas primordialement comme intéressant l'ensemble de la matière naissante et rien de plus.

Dès lors que reste-t-il comme mouvement initial possible ? Tout simplement une multitude de mouvements particulaires, des mouvements vibratoires contigus, dont je représente les sphères d'action accolées sur la figure ci-contre (fig. 4). Dans chaque sphère il y a oscillation autour du centre. Le mot pulsation rend assez exactement compte de ce que je veux dire. La vie étant partout identique à elle-même, les pulsations


Fig. 4

sont partout les mêmes et les limites de leurs champs d'action se tangentent. Ce mouvement universel est la vie du système et je n'en discute pas le principe; il est, parce que l'être vit et que, sous l'aspect matière, la vie se traduit par du mouvement.

Serrons la question, prenons une des espèces vibrantes et examinons ce qui se passe le long d'un diamètre *a b*.

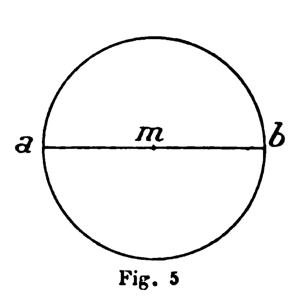


Fig. 5

Dans le mouvement oscillatoire (fig. 5) le point vibrant passé de *a m* en *b*, puis de *b* en *a* et encore de *a* en *b* et de *b* en *a* sans cesse et toujours de même. Quand il va de *a* vers *b* sa vitesse est de sens *a b;* quand il retourne de *b* vers *a* sa vitesse est de sens inverse *b a*. Il faut donc qu'en *b* la vitesse s'annule. Pour la même raison elle s'annulera également en *a*. Mais entre *a* et *b* elle n'est pas nulle puisqu'il y a mouvement. Donc partant de zéro en *a*, elle croît d'abord; puis pour retomber à zéro en *b*, elle décroît ensuite. La variation étant continue, la vitesse passe conséquemment par un maximum. Si nous admettons, ce qui est rationnel, que la vitesse décroît suivant la même loi qui règle sa croissance, le maximum se produira au milieu *m* de *a b*. L'hypothèse est, du reste, sans aucune répercussion sur la suite du raisonnement et elle a l'avantage de rendre symétriques les diagrammes que nous allons tracer. Nous n'aurons une image suffisante du mouvement que lorsque nous connaîtrons la vitesse correspondante à chaque position du mobile. Traçons donc (fig. 6), à une échelle arbitraire, la droite *a b* sur laquelle se trouve à tout instant le mobile, et figurons schématiquement son mouvement pendant la course d'aller, quand il marche de *a* vers *b*, supposons le mobile rendu en m_1 ; à ce moment il a une certaine vitesse. Élevons en m_1 une perpendiculaire sur *a b*, dans un sens déterminé de bas en haut, par exemple; et portons à l'échelle, sur cette perpendiculaire, une

longueur m_1 V_1 égale à la vitesse du mobile en m_1. Faisons de même pour d'autres points tels que m_2, m_3. Pre-

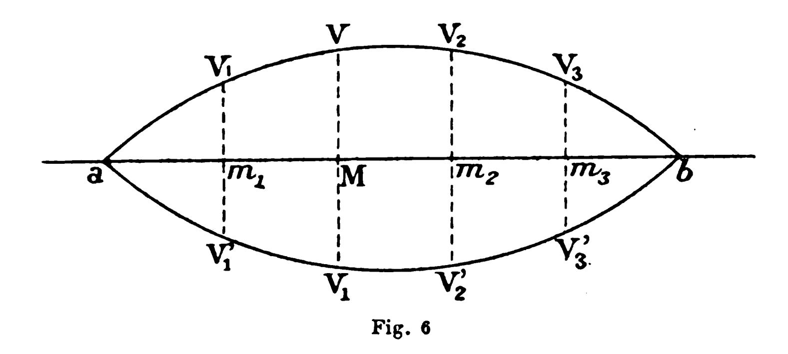


Fig. 6

nons les points m_1, m_2, m_3... suffisamment rapprochés et relions par un trait continu les extrémités V_1, V_2, V_3 des perpendiculaires représentant les vitesses. Nous aurons une courbe qui nous donnera, pour un point quelconque de *a b* occupé par le mobile, la vitesse correspondante. Aussi lorsque le mobile, rendu en M, a parcouru le chemin *a* M, la vitesse avec laquelle il passera au point M sera mesurée par M V. Les perpendiculaires telles que MV, m_1 V_1 m_2 V_2 m_3 V_3... sont les ordonnées de la courbe. En *a* et *b* la vitesse est nulle, ainsi que nous l'avons dit ; les ordonnées en ce point seront donc nulles également et la courbe passera par les points *a* et *b*.

Considérons maintenant la phase inverse du mouvement quand le mobile revient, de *b* vers *a*. Pendant cette phase le mouvement variera suivant les mêmes lois que pendant la phase d'aller et, en chaque point de *b a* au retour le mobile aura la vitesse qu'il avait quand il est passé pendant l'aller. Seulement cette vitesse sera de sens contraire. Or nous avons porté de bas en haut les vitesses pendant le retour et nous obtiendrons une autre branche de courbe *b*V'_3 V'_2 V' V'_1, qui viendra se fermer au point *a* avec la première et qui lui sera symétrique. Ce que nous venons d'exposer s'applique à un diamètre quelconque et par con-

séquent à tous les diamètres quels qu'ils soient. Nous pouvons dès maintenant tirer de ce qui précède une conclusion très importante.

Le mouvement produit dans le *moi* une sensation particulière et, à cette sensation, répond immédiatement une notion ou idée correspondante. Or, dans les conditions où nous nous sommes placés, le mouvement que nous avons imaginé suscite en nous l'idée de la présence d'une matière; là où il cessera, il y aura cessation de la matière. Or sur toute la surface des sphères *a b* il y a vitesse nulle. Ces surfaces sphériques limitent donc pour nous les éléments de matière. C'est pour cette raison que nous appellerons ces sphères: atomes. Dans l'espèce les sphères *a b* seront les atomes primordiaux, ceux de la première manifestation quand la matière apparaît au sein de l'indéfini. Il importe de bien saisir comment se comportent ces atomes. L'amplitude du mouvement est mesurée à leurs propres dimensions par le Grand Architecte et la limite imposée est, en terminologie théosophique, un *tanmâtra*. Toute action extérieure vient-elle à se produire, elle aura pour effet de modifier le dynamisme de l'atome, mais un des éléments demeurera fixe, l'amplitude d'oscillation, la vitesse vibratoire seule changera; autrement dit l'effet ne portera que sur la fréquence. Donc quand une perturbation, cheminant de proche en proche, arrivera sur la limite d'un atome, l'abandonnera, le laissant livré à lui-même, et passera dans la sphère de l'atome suivant (dans les espèces des atomes contigus) avec ses caractéristiques du moment. Nous ne faisons d'ailleurs aucune supposition quant à la structure intérieure de l'atome et, par atome, nous entendons essentiellement une sphère d'action. Peu nous importe actuellement s'il y a dans cette sphère une ou plusieurs particules vibrantes et comment l'accommodation s'établit. Mais dans la sphère atomique le phénomène vibratoire se produit identiquement suivant tous les diamètres.

Ceci posé, continuons notre raisonnement. Considérons

dans l'espace une direction Z Z', passant par une file d'atomes (fig. 7). Traçons les courbes des vitesses pour cha-

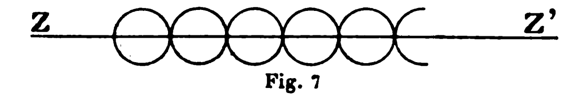


Fig. 7

que atome ; elles seront accolées les unes aux autres (fig. 8); au-dessus de Z Z' nous aurons ainsi le schéma correspondant à la phase d'aller, celle de la propagation suivant la flèche *f*. La phase inverse, représentée par le schéma au-dessous de Z Z', sera identique au sens près, la propagation se faisant dans le sens de la flèche *f'*. Nous n'aurons

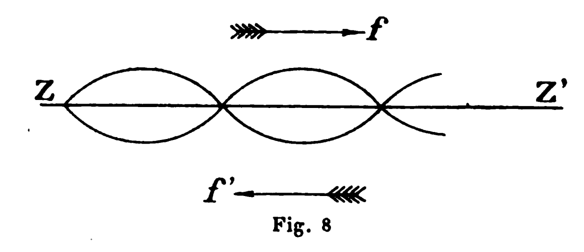


Fig. 8

nul besoin de considérer cette seconde phase, ce qui se rapporte à l'une est vrai pour l'autre. Nous ne tracerons par suite que les branches situées au-dessus de Z Z'.

Supposons à présent qu'une pensée génère dans le milieu un autre mouvement vibratoire. Traçons, sous la réserve indiquée, sa courbe des vitesses, telles qu'elles seraient si

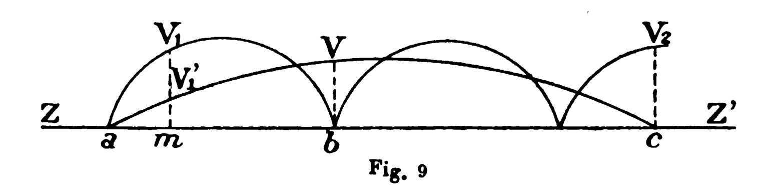


Fig. 9

la pensée agissait seule et rapprochons-la de la courbe des vitesses de l'atome primordial (fig. 9). Pour cela superposons les deux courbes, à partir de la même origine *a*. En un

point m la vitesse de la particule vibrante due au mouvement primordial est $m\ V_1$, en grandeur et sens. Au même point la vitesse due au second mouvement est $m\ V'_1$ en grandeur et sens. Les vitesses étant de même sens s'ajoutent et la vitesse due à la superposition des effets sera : $m V_1 + m V'_1$. En général la vitesse résultante en tous points de Z Z' aura pour mesure la somme des ordonnées pour deux courbes, parce que toutes les vitesses au-dessus de Z Z' sont de même sens. Il est d'après cela facile de voir qu'au nœud a la vitesse résultante est nulle ; qu'en b, là où la vitesse était nulle dans le premier mouvement, la vitesse résultante ne le sera plus, mais égalera b V. Quand le mouvement aura atteint le point b, il quittera la sphère d'action de l'atome primordial de gauche et se propagera, d'après les mêmes principes, à travers la sphère atomique primordiale contiguë vers la droite, puis dans la suivante et ainsi de suite. En c, la vitesse due au second mouvement est nulle, mais celle du premier est $c\ V_2$; la vitesse résultante est $c\ V_2$. Dès lors il devient clair que la vitesse résultante ne sera réellement nulle qu'en des points tels que a, quand il y aura coïncidence entre un nœud b et un nœud c. Mais ceci se produira-t-il ? Nous répondrons oui, ou non. Oui, si le rapport $\frac{ac}{ab}$ est un nombre *commensurable*. Non, si ce rapport est un nombre *incommensurable*. En d'autres termes, il faut que les deux longueurs $a\ c$ et $a\ b$ admettent une commune mesure. Le calcul le plus simple établit cette conclusion ; mais je ne veux pas faire ici de calculs ; les personnes versées dans les éléments des mathématiques suppléeront facilement à cette lacune. Si donc la condition est remplie, il va en résulter une immobilisation de la particule vibrante à une distance déterminée au point a, sur la droite Z Z'. Il en serait de même sur toute autre direction tracée dans les mêmes conditions que Z Z'. Et nous aurons ainsi d'autres points d'immobilité. Faisons passer une surface par tous ces points et nous aurons la limitation d'un nouvel atome.

En résumé : Toute nouvelle vibration tend à déterminer la limitation d'un nouvel atome, pourvu que le rapport des amplitudes respectives soit commensurable. Si ce rapport ne l'est pas, il n'y aura pas formation d'un nouvel atome ; ce qui est fort rationnel, car cela revient à dire qu'il n'y a que certaines pensées qui créent les atomes et c'est heureux parce qu'autrement la moindre pensée venant à se produire aurait pour effet de déranger l'univers. Mais si beaucoup de pensées ne créent pas d'atomes elles n'en modifient pas moins les vitesses du milieu, *sans les annuler nulle part*, et il va en résulter des changements dans la coordination des mouvements particulaires et par suite l'appréciation de formes corrélatives perçues par la conscience. On s'explique aussi très bien, quoique rudimentairement, l'existence des formes-pensées. Ce que nous venons de dire pour deux mouvements, nous le répéterions aussi bien pour un troisième venant troubler l'équilibre dû aux deux premiers ; il suffirait dans ce cas, pour qu'il y ait formation d'atome, que les trois longueurs de vibration admettent une commune mesure. Et ainsi de suite.

Étant donné ce qui précède on pourrait croire *à priori* que le nombre des combinaisons possible est illimité. Sans doute, le long d'un rayon, sur une seule droite Z Z' on peut superposer une infinité de mouvements vibratoires aboutissant à la concordance des nœuds. Ceci veut dire simplement que, le long d'une droite, il peut y avoir une infinité d'atomes de mêmes dimensions. C'est d'ailleurs évident. Mais les atomes ont des vibrations de position dans l'espace et c'est précisément ces relations de position qui limitent le nombre des atomes différents. Je m'explique : reprenons la figure tracée plus haut et reproduite ci-contre (fig. 10). Dans cette figure la coïncidence des nœuds tels que *b* et *c* a lieu en *a* et en *d*. La vitesse du point vibrant étant nulle en *d*, *d* est un des points de la surface limite de l'atome dû à la combinaison des deux ondulations considérées. Traçons un élément *m n* de cette surface. Il est

clair qu'en *d* l'atome primordial A sera tangent à la surface. De même en *a*, l'atome B sera tangent aussi à la surface.

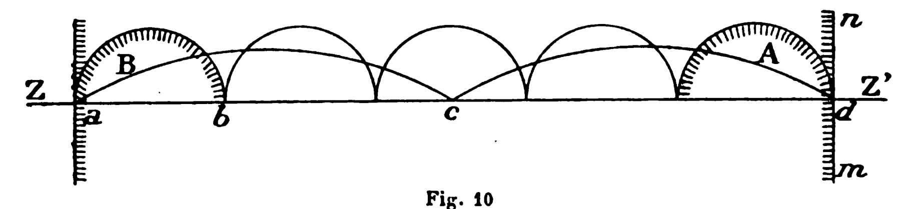


Fig. 10

Et sur toute autre direction possible, telle que Z Z', il en sera de même. En outre la longueur *a d* est constante. Donc les points *a* et *d* sont à égale distance d'un point (*c* dans la fig.) situé au milieu de *a d*. Ce point milieu est le centre d'ébranlement ; toutes les droites Z Z' passent par ce point et tous les points *a* et *d* de l'espace sont à égale distance d'un point fixe ; la surface limite, où la vitesse sera nulle, est par conséquent une sphère. Mais les points de vitesse nulle étant tous sur une sphère, et la loi de propagation étant identique suivant toutes les directions diamétrales possibles Z Z', il en résulte évidemment que l'état dynamique sera le même en des points pris sur ces directions et à égale distance du centre. Ce qui exige que, suivant les directions Z Z', la symétrie soit parfaite autour du centre d'ébranlement. Il faut donc que les premiers atomes influencés soient tous à égale distance du centre d'ébranlement. Il n'y a dans ces conditions que deux positions discutables pour le centre d'ébranlement :

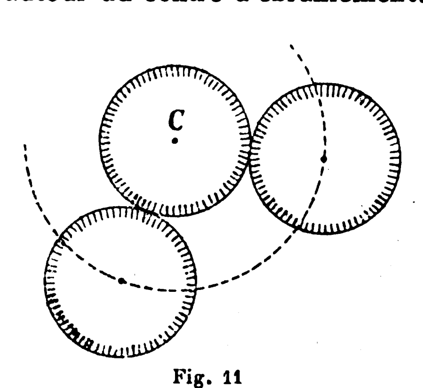


Fig. 11

1° Ou bien il se trouvera au centre d'un atome primordial : comme sur la figure 11 ; 2° ou bien il se trouvera dans un intervalle compris entre les atomes primordiaux, en un point

d'ébranlement nul initial, qu'on pourrait appeler *laya* fig. 12. Or, il n'est pas difficile de voir que la première position est inadmissible ; car la vitesse vibratoire de l'atome primordial y est à un maximum constant il est vrai, mais alternativement d'un sens et de l'autre. Les conditions, au centre d'ébranlement, varieraient avec le temps, ce qui est une explication peu probable. Ceci s'évite avec la deuxième hypothèse. D'ailleurs l'idée est du domaine de l'esprit et éclot en dehors de la différenciation, c'est-à-dire du dynamisme et il est rationnel de postuler que le centre d'ébranlement sera en un point indifférencié déjà, et placé suivant la deuxième hypothèse. C'est donc à celle-ci que nous nous arrêterons. Ceci admis, les premiers atomes primordiaux touchés par la perturbation seront à égale distance du centre et par conséquent répartis sur une sphère ayant pour centre le centre d'ébranlement. Et les lignes joignant le centre d'ébranlement aux centres de ces premiers atomes seront les seules directions Z Z' possibles. Remarquons que les atomes primordiaux seront astreints à se tangenter réciproquement 3 à 3.

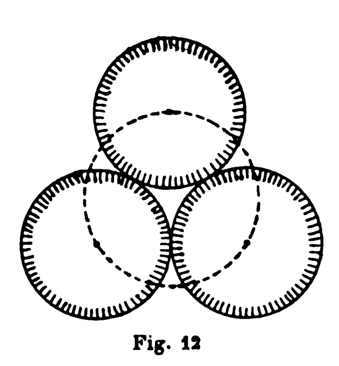


Fig. 12

En définitive toute la question revient à déterminer quels sont les arrangements possibles des atomes primordiaux autour du centre eu égard à ces considérations. La solution est tout indiquée : la distance des centres de deux atomes tangents est une constante, puisque les atomes ont mêmes dimensions, donc les centres de ces atomes seront placés suivant les sommets de polyèdres réguliers convexes. Or il n'existe que cinq polyèdres réguliers qui sont :

Le tétraèdre.....	4	*sommets*	4	*faces*	4	*sph. réparties s/*	*la sph. enveloppe.*
L'hexaèdre cube.	8	—	6	—	8	—	—
L'octaèdre.......	6	—	8	—	6	—	—
Le dodécaèdre...	20	—	12	—	20	—	—
L'icosaèdre......	12	—	20	—	12	—	—

Afin de donner à tous une idée de ces polyèdres, nous en mettons ci-dessous une esquisse.

(Sauf pour l'hexaèdre ou *cube*, bien entendu.)

Quand donc le centre d'ébranlement est dans une zone non différenciée, entre les atomes primaires, il est au centre de cette zone, et il y a cinq atomes possibles, chacun d'eux correspondant à un arrangement déterminé des atomes primaires autour de ce centre. Mais un cas a été laissé dans l'ombre.

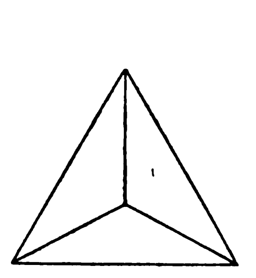


Fig. 13. — Tétraèdre.

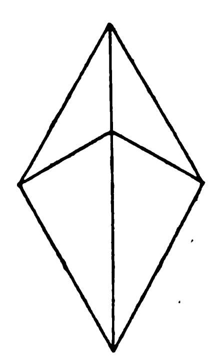


Fig. 14. — Octaèdre.

Si au lieu de se trouver en C, (fig. 17) le centre d'ébranlement est en c , point de contact entre deux atomes, il est encore dans la zone non différenciée et, dans la direction Z Z', il y a symétrie par rapport à c_2 et dans cette direction seulement. La seule file d'atomes A et B sera donc intéressée, et la première couche d'atomes primaires se réduira aux deux

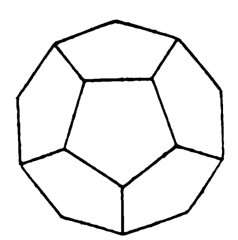


Fig. 15. — Dodécaèdre.

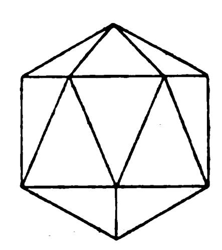


Fig. 16. — Icosaèdre.

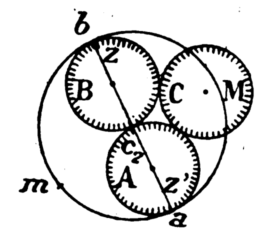


Fig. 17

seuls atomes A et B, compris dans l'enveloppe M*m*. C'est le dernier cas possible. Cela fait en un atome dû à la vibration surajoutée. Avec l'atome primitif on a sept atomes différents.

Il est intéressant de remarquer que les conclusions auxquelles nous avons été amenés sont corroborées par les observations des théosophes clairvoyants qui nous disent que les atomes des différents ordres ont leur plan d'énergie dirigés comme suit :

1er *atome : par la surface d'une sphère.*
2e — *par les arêtes d'un icosaèdre.*
3e — — *dodécaèdre.*
4e — — *octaèdre.*
5e — — *hexaèdre* (*cube*).
6e — — *tétraèdre.*
7e — *par un point suivant une ligne* (*ce serait la ligne* a b *de la figure* 17 *de la page précédente*).

Les vues que je viens d'exposer ne semblent donc pas dénuées de toute base. Néanmoins, je ne les donne que pour ce qu'elles valent.

Nous avons vu les nombres jouer un rôle capital dans la genèse des atomes.

a) 1 pour l'atome primordial.

b) 2 pour l'atome en deçà du tétraèdre.

c) 4, 6, 8, 12, 20, pour les polyèdres réguliers convexes, dont les sommets, en mêmes nombres, conditionnent les atomes qui sont possibles en plus des deux premiers considérés (*a* et *b*). « *Les nombres et les proportions harmo-* « *nieuses dirigent les premières différenciations de la subs-* « *tance homogène en éléments hétérogènes* », dit le texte.

Si par harmonieuses nous entendons les proportions géométriques et les nombres *commensurables*, c'est-à-dire exacts, l'aperçu qui précède n'est-il pas un commentaire ?

Le texte ajoute : « *Le nombre, ainsi que les nombres,* « *imposent des limites à la main formatrice de la nature.* » En déterminant, parmi les nombres *commensurables* ame-

nant la coïncidence des nœuds des couches de vitesses, ceux qui seuls rendaient possible la formation d'atomes, nous avons touché du doigt ces limites. Hors le point de vue de cette genèse fondamentale, la perspective s'étend et l'intelligence embrasse de vastes possibilités.

Du nombre aussi naît la forme et les formes varient à l'infini. Il serait sans doute d'un haut intérêt d'explorer ce côté de la question. Mais pour guides, il faudrait les notions de la géométrie analytique et véritablement ce serait abuser des personnes qui n'en ont pas abordé l'étude.

LE BÉHAISME [(1)]

Par M. Hippolyte Dreyfus.

Je voudrais aujourd'hui vous entretenir d'une question qui n'est certainement pas nouvelle pour beaucoup d'entre vous, mais je le fais avec d'autant plus de plaisir qu'il résultera, je l'espère, de ce court entretien, la ferme conviction qu'il existe entre nous, c'est-à-dire entre les Théosophes et les Béhaïs, beaucoup plus d'affinités, beaucoup plus de liens qu'on ne pourrait le penser tout d'abord.

Dans sa belle étude sociologique qu'il intitula *L'Irréligion de l'avenir*, préoccupé de rechercher ce qui devra survivre à la décadence des religions dogmatiques, M. Guyot nous montre comment l'idée d'association, située au fond de chacune d'elles et qui est, d'après lui, ce qu'elles contiennent de plus durable, doit servir de base aux organisations futures qui s'élèveront sur les ruines des anciennes croyances. Il distingue trois formes particulières que cette idée pourra revêtir : l'association des intelligences, celle des volontés et celle des sensibilités, lesquelles, chacune dans sa sphère propre, par les sociétés d'études scientifiques, philosophiques ou religieuses, par les groupements en vue de l'assistance et de la culture éthique, et par les associations d'artistes, synthétiseront sous la forme la plus pratique pour nos petits-fils, tout ce qui subsistera de l'idée religieuse.

(1) Conférence faite au siège de la Société Théosophique, 59, avenue de La Bourdonnais, Paris, le 15 déc. 1907.

Il est une autre forme d'association que M. Guyot ne semble pas avoir prévue, autrement il eût écrit un autre livre, ce qui eût été fort dommage, ou du moins il eût orné celui-là d'un titre moins sonore : je veux parler de l'association des religions elles-mêmes, de ce vaste mouvement vers l'unité religieuse de toute l'humanité qui est connu sous le nom de Béhaïsme, et dont nous allons nous entretenir aujourd'hui.

Il ne s'agit pas en effet seulement dans le Béhaïsme, vous le savez, d'une secte nouvelle, ni d'une de ces fois tumultueuses bâties à coups de dollars par quelque prophète américain, ni non plus d'un de ces mouvements d'un *mahdi* du désert bien vite réprimé dès que la civilisation occidentale se trouve en contact avec lui ; il s'agit d'une véritable religion universelle au sens le plus élevé du mot, et dont les aspirations synthétisent ce qu'il y a de plus noble dans nos mentalités.

Je ne puis, en quelques mots, vous faire connaître toute la philosophie, toute l'éthique de la nouvelle religion. Je me propose simplement, dans ce court aperçu, de vous en dire tout d'abord l'histoire, afin que vous voyiez comment ce mouvement, tout local au début, est devenu universel. Ensuite je vous montrerai quel est l'esprit religieux du Béhaïsme, quelles sont ses idées sociales. Enfin, je me propose de vous analyser aussi rapidement que possible l'un des principaux écrits de Béha-Oullah, de manière à vous donner une idée véritable de son enseignement.

Le Béhaïsme a pris naissance en Perse.

La Perse, vous le savez, est un pays musulman. Bien qu'on y rencontre quelques Guèbres, survivants des anciens disciples de Zoroastre, bien qu'il y ait un peu partout des juifs et des chrétiens, la majorité de la population est musulmane. Mais en Perse, l'Islam revêt une forme particulière qu'il importe de bien comprendre. A la différence de l'Égypte, de la Turquie et des pays qui bordent la Méditerranée, la Perse, comme un grand nombre de pays de l'Asie, appartient au rite *chiite ;* c'est-à-dire que les Per-

sans ne reconnaissent pas, comme leurs autres frères de l'Islam, le Khalifat du Sultan ; ils ne croient pas quc le sultan de Constantinople est le successeur religieux de Mohammed, et ils considèrent que la puissance du prophète, que son autorité spirituelle est passée après sa mort à son gendre Ali et, après celui-ci, à la personne des douze *Imans* qui se sont succédés.

Ces *Imans* sont les guides que Dieu laisse sur terre auprès des hommes pour les maintenir dans la voie droite ; et par conséquent il doit toujours y avoir un Iman sur la terre. Mais depuis 940, date de la disparition du douzième Iman, les *Chiïtes* se désolaient de son absence et ne vivaient que dans l'attente de son retour, lorsque en 1844, un jeune homme du nom de Mirza-Ali-Mohammed déclara publiquement être l'Iman qu'on attendait. Il prit le nom de *Bab* qui, en persan veut dire *porte ;* signifiait par là qu'il était la porte par où l'on pouvait pénétrer dans la connaissance de Dieu, qu'il était le guide attendu, et que tout vrai musulman devait le suivre. Il ne prétendait pas le moins du monde révolutionner l'Islam ; il voulait uniquement le purifier et il arrivait dans un temps où la corruption du clergé, où la décadence morale et matérielle du peuple rendait cette œuvre singulièrement nécessaire.

De bonne heure il eut de nombreux adhérents. La publication de quelques livres considérés comme révélés, c'est-à-dire qu'il avait écrits, sans avoir fréquenté des écoles, sans avoir reçu une instruction qui semblait nécessaire à leur composition savante, suffit pour entraîner les plus hésitants.

Pour bien marquer qu'il ne voulait pas faire une révolution religieuse, il commença par accomplir l'acte le plus important pour tout fidèle musulman : il fit le pèlerinage de la Mecque.

Il resta absent près d'une année ; mais, pendant cette année, la semence qu'il avait jetée dans le cœur de quelques disciples ne tarda pas à féconder tout le pays et, à

son retour, il trouva la Perse entière soulevée pour ou contre les nouvelles doctrines.

Au début, le gouvernement n'avait pas d'intentions très hostiles contre lui, et le roi — à cette époque, le shah Mohammed — n'avait nulle intention de le persécuter. Il se contenta d'envoyer à sa rencontre un des principaux docteurs religieux de la Perse pour le convaincre d'hérésie et le ramener tout doucement à rentrer dans les chemins tracés. Mais grande fut sa colère, comme aussi sa déception, lorsqu'il apprit que le grand savant envoyé pour le convaincre avait été, au contraire, converti par le Bab et était devenu un de ses plus fidèles partisans.

A partir de ce moment, le clergé sut prendre sur le gouvernement un empire qui se traduisit pour le Bab et ses disciples par les plus sévères persécutions.

Je ne peux pas ici vous retracer l'histoire des événements qui ont marqué la première période de la propagation du babisme en Perse. Je vous renvoie pour cette étude aux beaux ouvrages du comte de Gobineau : *Philosophies et religions dans l'Asie centrale,* et surtout au livre plus récent de M. Nicolas : *Seyyed Ali Mohammed, dit le Bab.*

Je ne voudrais pourtant pas négliger de mentionner parmi les disciples célèbres qui ont donné leur vie pour cette cause, le nom d'une femme qui certainement est déjà connue de certains d'entre vous, car elle fut, certes, l'une des figures les plus intéressantes et les plus curieuses de tout le XIX[e] siècle. Il est rarement arrivé en Europe, à plus forte raison, en Perse, qu'une femme parvienne à la vie publique ; mais jamais peut-être une femme n'y a brillé avec autant d'éclat que celle que ses contemporains ont surnommée « Gourrat-oul-Aïn », c'est-à-dire en arabe « la consolation des yeux ».

C'était la femme et la fille de deux jurisconsultes de Qazvine. Elle était d'une intelligence remarquable, d'une érudition plus étonnante encore si l'on considère la condition générale des femmes privées en Perse de toute instruction et de toute communication avec le monde.

Lorsqu'elle eut connaissance des doctrines nouvelles du Bab qui tendaient entre autres réformes à mettre la femme sur un pied d'égalité avec l'homme, à la retirer de la dégradante réclusion du harem, elle se donna tout entière à la propagation de cette cause, abandonnant sa famille, ses enfants, rompant avec l'usage du voile que le Bab avait lui-même aboli, et elle partit prêcher les populations. Son influence, vous le pensez, fut considérable. Par l'éloquence enflammée de sa parole et par l'effort des autres missionnaires qui s'étaient partagé la Perse, le territoire entier fut soulevé. Malheureusement les disciples connaissaient mal la doctrine du maître et sa parole d'amour produisit des guerres! La Perse fut, pendant cinq ou six ans, le théâtre des plus sanglants conflits que son histoire ait eu à enregistrer.

Pendant ce temps, que devenait le Bab? Arrêté lui-même dès son retour de la Mecque, conduit de prison en prison, il fut finalement incarcéré dans une forteresse du nord de la Perse d'où il ne devait sortir que pour être conduit au supplice. Le gouvernement, désespérant de venir à bout de la prodigieuse ténacité des nouveaux religionnaires, crut en effet qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'en terminer avec ce schisme que de faire disparaître celui qui en était le chef. Une assemblée de Moullas fut réunie qui le décréta hérétique et il le condamna à mort.

L'épisode de sa mort est assez intéressant pour être raconté ; on y voit la naissance des miracles et si le Béhaïsme n'a jamais cherché à tirer parti des événements extraordinaires qui ont marqué cette mort c'est que, loin de s'appuyer sur le surnaturel, la religion nouvelle ne s'adresse aux hommes que selon ce qu'ils peuvent comprendre, et ne considère pas que la rupture des lois de la nature puisse être une preuve de la mission d'un prophète.

Le Bab fut conduit avec un de ses plus fidèles disciples sur une des places de Trabiz où on devait l'exécuter. Tous deux furent suspendus côte à côte par des cordes le long d'un rempart qui bordait un côté de la place et un régi-

ment fut amené pour tirer sur eux. Lorsque l'officier eut commandé le feu et que le nuage de fumée se fut dissipé, on s'aperçut avec terreur que le disciple, à côté du Bab, était bien mort, mais que le Bab, sain et sauf, se trouvait debout au pied du rempart. Aucune balle ne l'avait atteint; bien plus, les cordes qui le suspendaient avaient été coupées et il semblait invulnérable. Si, à ce moment, il s'était avancé vers le peuple en montrant que les balles n'avaient pas d'effet sur lui, il est certain que l'enthousiasme qu'il eût ainsi déchaîné eût fait trembler sur ses bases la dynastie Kadjars elle-même. Mais, épuisé par quatre ou cinq années de détention, par les privations et les tortures des derniers jours, il se rendit simplement au corps de garde qui était à proximité, et là, facilement rejoint par un soldat, il fut tué d'un coup de sabre. On s'empara à nouveau de lui, on le ligotta et le régiment, reformé, déchargea ses fusils sur un cadavre.

Si le gouvernement persan avait mieux compris la portée de sa doctrine, il se fût épargné un meurtre qui certainement, moins que tout autre, devait l'aider à parvenir au but qu'il se proposait. Le Bab, en effet, avait été constamment emprisonné; et la propagande qui s'était faite en Perse n'avait certes pas été son œuvre à lui seul, mais bien celle de tous ceux qui, sans même l'avoir approché, enthousiasmés par les idées de liberté, d'égalité et de générosité qui formaient le fond de sa doctrine, l'avaient embrassée jusqu'à sacrifier leur vie pour elle. D'ailleurs le Bab lui-même n'avait jamais prétendu être la fin de sa dispensation; il ne s'était présenté que comme un Annonciateur; se mettant dans la situation où se trouve, par exemple, saint Jean-Baptiste vis-à-vis du Christ. Dans tous ses écrits il insiste sur ce point qu'il n'est venu que pour préparer l'arrivée d'un Être plus grand que lui, la grande Manifestation universelle que Dieu doit susciter aux derniers jours, et il engage tous ses contemporains à attendre sa venue et à se tourner vers Lui aussitôt qu'Il se manifestera, car dit-il, « la moindre de ses paroles aura

plus de valeur au regard de Dieu que tous mes ouvrages réunis ».

Ce rôle effacé du Bab aurait dû pénétrer le gouvernement persan de l'idée qu'en le faisant disparaître, il ne pouvait réussir à supprimer le mouvement. D'ailleurs le Bab n'avait pas centralisé en lui seul toute l'autorité et toute la direction de sa doctrine. Il avait créé une sorte de conseil permanent de dix-neuf membres qu'il avait appelé le « Conseil de l'Unité » et qui devait se renouveler par élection à la mort de chacun d'entre eux, jusqu'au jour de la manifestation de « Celui que Dieu devait envoyer ». Si les Persans avaient compris cela, la seule tactique qui eût peut-être réussi à faire disparaître le mouvement, était de laisser les Babis eux-mêmes tomber peu à peu dans l'oubli. Mais, au contraire, les plus sévères persécutions continuèrent à les assaillir de toutes parts, si bien que le fanatisme ne fit que s'accroître et on arriva à un événement qui, pour être l'œuvre d'un individu égaré, n'en a pas moins pendant longtemps jeté la déconsidération sur les nouveaux religionnaires : je veux parler de la tentative d'assassinat contre le shah, perpétrée en 1852 par un Babi fanatisé, affolé par la mort de son maître et croyant ainsi le venger. Depuis, nous avons vu les Babis, et plus tard les Béhaïs, comprenant mieux les enseignements de la religion, pénétrés de l'idée qu'il vaut mieux se laisser tuer que de tuer, subir sans se plaindre les persécutions et les massacres, et donner ainsi au monde l'exemple des plus hautes vertus.

Fort heureusement le shah ne fut pas même blessé, mais une ère nouvelle de répressions sauvages allait s'ouvrir contre les Babis et la masse des innocents allait payer pour le coupable. C'est à cette époque que la fameuse *Gourrat-oul-Aïn* dont je vous ai déjà parlé, emprisonnée depuis un an à Téhéran, fut assassinée par les mains mêmes du ministre de la guerre chez lequel elle était prisonnière et que les plus célèbres missionnaires babis trouvèrent la mort.

Tous ne furent pourtant pas assassinés, car à ce moment une intervention de l'Angleterre et de la Russie se produi-

sit auprès du gouvernement persan et le shah dut promettre aux puissances européennes de mettre fin aux scènes de carnage qui depuis près de huit ans désolaient son empire. La plupart des Babis, qui se trouveraient alors incarcérés dans les prisons de Téhéran, furent exilés. Parmi ceux-ci était un homme qui devait avoir sur les destinées du Babisme l'influence la plus considérable. Cet homme fut Béha-Oullah, dont les disciples s'appellent aujourd'hui Béhaïs, et qui ne tarda pas à être considéré par son entourage d'abord, puis par l'universalité des Babis, comme étant Celui que le Bab était venu annoncer, et qu'ils attendaient.

Il appartenait à une importante famille de Nour, dans le Mazanderan, qui, depuis le commencement du XIXe siècle, avait fourni la plupart des grands vizirs au gouvernement royal. De bonne heure séduit par les doctrines généreuses du Bab, il avait renoncé à la vie politique, aux attractions d'une existence aisée, et il s'était dévoué exclusivement à la propagation pacifique du Babisme. Quand il apprit les persécutions nouvelles dont ses coreligionnaires étaient l'objet, il vint à Téhéran pour partager leur sort, et il se trouvait lui-même incarcéré lorsque, sur l'invitation pressante des gouvernements de l'Europe, le shah crut devoir cesser les exécutions sommaires et prendre contre lui et contre les autres Babis des arrêtés d'expulsion. Ils furent envoyés à Bagdad, sous l'escorte des cosaques de la légation russe, et ce fut sur le territoire de l'empire ottoman, que se trouva transféré pendant douze ans le centre du mouvement. Là, malgré l'intolérance de la Turquie, la petite communauté *babie* put jouir d'une tranquillité relative et se remettre peu à peu des terribles blessures qu'elle avait reçues.

Béha-Oullah prit rapidement sur tous ses coreligionnaires une influence prépondérante. Non seulement cette influence se répandait autour de lui, mais dans les coins les plus éloignés de l'Asie on commençait à s'entretenir de la religion nouvelle qui avait suscité tant de martyrs, et l'on venait s'entretenir avec Beha-Oullah des idées pour les-

quelles ses disciples donnaient si joyeusement leur vie.

Badgad, vous le savez, est non seulement un grand centre intellectuel, mais il est encore le point de passage des pèlerins qui se rendent des endroits les plus éloignés de l'Asie en pèlerinage aux lieux saints de La Mecque et de Kerbela. Dans un pareil milieu, un homme comme Béha-Oullah ne pouvait passer inaperçu. Vous savez quel plaisir les Orientaux prennent aux longues discussions métaphysiques et théologiques ; sa notoriété ne fit que s'accroître, si bien que le gouvernement persan, inquiet de voir l'agitation, chassée de chez lui, grandir aux portes de son royaume, insista auprès du sultan pour que Béha-Oullah et ses coreligionnaires fussent, ou bien rendus à la Perse qui se chargeait de leur sort, ou bien exilés dans un lieu plus éloigné.

Le sultan ne crut pas devoir accéder à la première de ces demandes, et il se résolut à appeler Béha-Oullah et les siens à Constantinople où il pensait les surveiller plus aisément. C'est avant de quitter Bagdad, que Béha-Oullah déclara sa Mission au cercle le plus intime de ses coreligionnaires ; il leur expliqua qu'il était la Manifestation que Dieu devait révéler aux derniers jours, Celui que le Bab avait annoncé, et il avertit ses disciples que l'attachement qu'ils lui témoignaient allait être bientôt mis aux plus rudes épreuves, mais il espérait que tous sauraient les supporter pour le bien de la cause.

A Constantinople, à Andrinople où plus tard il fut exilé, le mouvement ne se ralentit pas ; les adhérents arrivaient de tous côtés, et le sultan crut devoir prendre une mesure plus radicale: il exila Béha-Oullah et sa famille dans l'enceinte fortifiée de Saint-Jean-d'Acre où ils arrivèrent en 1869. A ce moment, la petite ville de la Méditerranée n'était qu'un dépôt de forçats, connu par son insalubrité. En y envoyant des Persans déjà épuisés par une longue série d'épreuves, le gouvernement de la Porte espérait bien que les rigueurs du climat ne tarderaient à les abattre définitivement.

Il n'en fut rien. C'est au contraire à Saint-Jean-d'Acre que le Béhaïsme se transforma complètement. Sous l'impulsion de Béha-Oullah, la doctrine s'universalisa ; sous la révélation de ses écrits, la religion du Bab qui, au début, était uniquement un mouvement iranien, devint une religion à tendances universalistes, capable de satisfaire non seulement les aspirations mystiques des fakirs, des yoguis ou des musulmans, mais répondant encore aux aspirations les plus élevées des penseurs de l'Occident.

Comment ce mouvement se répandit-il en dehors de l'Orient ? Il est assez difficile de l'expliquer. Déjà lorsqu'il était à Constantinople, Béha-Oullah avait écrit aux principaux chefs d'États de l'Europe, au tzar, à la reine d'Angleterre, à Napoléon III, au pape, des lettres dans lesquelles il les informait de sa mission, et leur demandait de se joindre à lui pour répandre sur terre les bienfaits de la paix que Dieu lui avait donné mission d'apporter aux hommes. Ces lettres, nous les possédons. Les Béhaïs considèrent certaines d'entre elles, celle notamment où il annonçait en 1869 à Napoléon III la chute de l'Empire, comme essentiellement prophétiques. Toutes reflètent les idées les plus hautes, et sont inspirées par les pensées les plus nobles. Vous pourrez, si vous en avez la curiosité, les lire ; elles se trouvent dans les manuscrits analysés par le professeur Browne, de l'Université de Cambridge, et leur texte est déposé au Bristtish Museum à Londres. Mais ce n'est pas uniquement par ces lettres dont la portée au début fut des plus restreintes, que le Béhaïsme se répandit en Europe ; c'est bien plutôt, je crois, par l'exemple, que la petite communauté de Saint-Jean-d'Acre ne tarda pas à s'imposer à l'attention des voyageurs d'Europe et d'Amérique qui parvenaient jusqu'à elle.

Béha-Oullah demeura emprisonné à Saint-Jean-d'Acre jusqu'en 1892, époque où il mourut, laissant à son fils, Abd-oul-Béha, la mission de maintenir entre les adhérents de toutes les parties du monde les liens de l'harmonie qu'il avait créée, de répandre sa cause dans tous les pays du

monde, et d'expliquer les livres qu'il avait révélés. Ces livres constituent pour les Béhaïs une sorte de Nouveau Testament en face de l'Ancien qui se trouve composé de toutes les Écritures saintes des religions précédentes.

D'après Béha-Oullah, en effet, la religion qu'il a fondée n'est pas une religion nouvelle, mais bien La Religion renouvelée et donnée aux hommes dans la forme qui convient à leur degré de développement présent.

Au bord des arêtes tranchantes de la pyramide des religions, les peuples, depuis des siècles, luttent les uns contre les autres avec une énergie parfois sauvage pour attirer sur leur propre face les religionnaires des faces voisines et ils s'épuisent dans ces luttes cruelles et stériles. S'ils voulaient, au contraire, lever les yeux aux cieux, s'ils tâchaient de s'approcher de Dieu, s'ils faisaient effort pour monter, ils se rencontreraient bientôt au sommet de la pyramide qui leur est commune à tous, et qui représente la Vérité de chacune de leurs religions.

Voilà ce que Béha-Oullah a voulu faire comprendre, voilà la véritable portée de son œuvre ; voilà comment il a fait du Babisme, religion purement locale au début, un vaste religion universelle : le Béhaïsme.

Toutes les religions ne peuvent subsister qu'en tant qu'elles représentent chacune une parcelle de la grande Vérité divine. Dieu, d'après les Béhaïs, est l'Essence suprême, inaccessible à notre entendement; mais si en Essence il demeure inaccessible, de toute éternité les hommes ont pu le connaître par ses manifestations. Toutes les choses, sur terre, manifestent à un degré plus ou moins grand la Vérité divine, mais il est bien certain que la plus grande part de Vérité, ce qui, pour nos mentalités, nous donnera le plus de divin, doit se trouver dans l'être supérieur de la création, c'est-à-dire dans l'homme. C'est pourquoi Dieu, à travers les siècles et dans les différents pays a suscité des hommes supérieurs qui, en révélant à l'humanité les principes essentiels destinés à orienter son évolution, l'ont conduite vers le progrès et lui ont permis de se civiliser.

Ces prophètes, qu'ils se soient appelés Bouddha, Mahomet, Moïse, Jésus ou Béha-Oullah, tous ils sont émanés d'un même esprit et tous ils représentent une même Vérité distribuée dans des proportions plus ou moins complètes selon que l'humanité avait évolué d'une façon suffisante pour la comprendre davantage.

On peut, dit Béha-Oullah, comparer Dieu au soleil, l'esprit qui en émane à ses rayons, et la manifestation de Dieu à un miroir. Plus le miroir est poli, plus sa surface est nette et plus il distribuera de chaleur et de lumière si bien que les miroirs les plus parfaits sembleront refléter toute la chaleur et toute la lumière du soleil.

Voici exactement la conception béhaïe des manifestations de Dieu ; voilà comment nous considérons le divin dans le Christ, dans le Bouddha, dans Béha-Oullah et comment nous expliquons les différences de leurs révélations.

Béha-Oullah est le miroir parfait, réfléchissant sur notre humanité toute la lumière et toute la chaleur dont nous avons besoin et de la manière appropriée à notre réceptivité. Or quel est le besoin essentiel, primordial de l'humanité à notre époque ? N'est-ce pas de faire cesser toutes ces divisions que la décadence des religions a apportées ? Le Béhaïsme voit dans les clergés la cause principale de cette décadence, aussi — et c'est peut-être par là que cette religion est véritablement nouvelle ou que, du moins, les idées qu'elle représente sont nouvelles — le Béhaïsme n'a ni rite ni sacerdoce : la religion ne doit-elle pas s'exercer dans tous les actes de la vie plutôt que dans l'accomplissement de certaines cérémonies cultuelles ?

Chaque homme d'ailleurs doit avoir un métier et la légitimation de la fortune acquise par la science est un des articles essentiels de ses enseignements. Tout homme devant avoir un métier et, nul ne pouvant tirer un profit de l'enseignement ou de l'exercice de sa religion, on voit comment le clergé ne peut, dans ces conditions, exister. D'ailleurs Béha-Oullah enjoint formellement aux prêtres des religions actuelles de se mêler à la vie sociale, de se marier,

d'être des hommes au sens le plus complet du mot, de prêcher par l'exemple et non uniquement par la parole.

Je ne puis vous donner ici un aperçu complet des principes du Béhaïsme qui se trouvent disséminés dans un nombre considérable d'ouvrages non encore tous traduits, mais pourtant tous déjà analysés. Je voudrais simplement vous montrer rapidement qu'elle serait, à mon avis, l'influence des idées béhaïes dans une société moderne, et rechercher, à l'aide des théories qui se dégagent des écrits de Béha-Oullah, ce que le Béhaïsme produirait dans l'État, dans la société et dans l'individu.

Le principe essentiel des rapports du Béhaïsme avec l'État est que l'individu doit se soumettre aux lois et aux usages du pays dans lequel il se trouve. Nous le voyons agir ainsi en Orient où la femme étant, de par cette religion, mise sur le pied d'égalité avec l'homme, où l'usage du voile étant aboli pour les nouveaux religionnaires, les Béhaïs agissent avec la prudence la plus grande pour ne pas choquer ni scandaliser les populations au milieu desquelles ils vivent et, par cela même, pour ne pas rendre tout à fait impossibles les réformes qu'ils veulent réaliser. Vous comprenez par conséquent que les femmes béhaïes en Orient continuent à porter le voile, tout en recevant chez elles une instruction aussi soignée que possible. Ainsi tous les jours, leur émancipation intellectuelle fait de nouveaux progrès, et j'ai pu constater moi-même, dans un voyage récent en Perse, la bienfaisante influence des idées béhaïes sur cette partie de la population.

L'Église, — si l'on peut employer ce terme (dans son sens étymologique) lorsqu'il s'agit du Béhaïsme — et l'État sont nettement séparés; et chacun de ces deux corps a ses attributions bien marquées. Un ouvrage célèbre écrit par Abd-oul Béha montre justement que la principale cause des perturbations que les États de l'Orient, sans parler de ceux d'Europe, ont subies dans ces dernières années a été l'immixtion du clergé dans les questions de politique intérieure.

Le Béhaïsme recommande le respect devant les gouvernements régulièrement constitués. Le respect au chef de l'État est une des formes du respect envers Dieu ; ce n'est pas que le chef de l'État soit investi d'une autorité qui vient de Dieu et qui l'affranchit du contrôle des hommes, mais il représente sur la terre, de façon la plus visible et la plus efficace, si son rôle est bien rempli, le principe divin d'autorité, avec toutes ses conséquences de devoirs et d'obligations; d'où la nécessité de respecter les chefs d'État justes. En ce qui concerne les relations internationales, le Béhaïsme inscrivit dès 1860 dans son programmes la paix universelle, l'abolition des guerres même religieuses et la création de tribunaux d'arbitrage. Béha-Oullah a recommandé partout l'adoption d'une langue universelle, comme devant être un des moyens les plus pratiques pour arriver à la grande fraternité des hommes. Au point de vue de la société, le grand principe d'égalité qui domine dans les théories béhaïes supprime les distinctions entre les races et les individus. Seuls, le mérite et la piété créent une hiérarchie sociale. Ce principe, qui est au fond de toutes nos raisons et, heureusement aussi, de beaucoup de nos cœurs, est mis en pratique d'une manière saisissante dans les communautés béhaïes que j'ai eu l'occasion de visiter. Non seulement ici, non seulement en Europe, où ces idées généreuses séduisent tous ceux qui pensent, mais aussi en Orient, où pourtant une éducation et un milieu différents sembleraient devoir conduire les hommes à des conceptions différentes des nôtres, j'ai rencontré le Béhaïsme mis en pratique d'une façon vraiment remarquable.

Ce n'est pas devant une assemblée de théosophes qu'il serait nécessaire d'indiquer combien le régime des castes — dont je ne veux pourtant pas dire de mal puisque c'est à lui que l'on doit la grandeur de l'Inde — a causé de divisions profondes dans la société hindoue; eh bien! dans les communautés béhaïes de la Birmanie, du nord de l'Inde ou de Bombay, j'ai trouvé non seulement des gens

appartenant aux castes les plus différentes de l'hindouisme, mais des bouddhistes, des musulmans chiites et sunnites, des chrétiens, des juifs, des libres penseurs unis dans la plus extrême et la plus réelle des fraternités.

D'ailleurs, si l'on veut se rendre compte des résultats du Béhaïsme en Orient, point n'est besoin d'aller si loin; il suffit de se rendre à Saint-Jean-d'Acre. Dans la petite ville vivent encore aujourd'hui, autour d'Abd-oul-Béha — le Maître comme nous l'appelons — une communauté d'une centaine de Persans appartenant aux conditions les plus diverses. Tous ont abandonné leur pays d'origine et la situation qu'ils y occupaient. Ils vivent simplement, modestement, autour du Maître, du produit de leur travail, dans une fraternité et un amour tels qu'il faut, je crois, remonter aux premiers temps du christianisme pour en rencontrer de semblables dans l'histoire. Le contraste est d'autant plus saisissant que, sur cette terre de Palestine et de Syrie où tant de religions vivent côte à côte, il ne faut pas aller bien loin pour voir quelles haines et quelles rivalités existent non pas seulement entre chrétiens et juifs, dans certains villages du Liban par exemple, mais entre les différentes sectes chrétiennes à Jérusalem même!

Quant aux lois qui régissent l'individu, Béha-Oullah, dans un de ces principaux ouvrages intitulé *Le Kitab-el-Agdas*, a institué tout un système qui doit servir de base aux codifications futures de la cité nouvelle.

Ces lois sont nombreuses et nous ne pouvons pas entrer ici dans leurs détails. Elles régissent le mariage, et la monogamie naturellement est recommandée. Elles régissent l'éducation des enfants. Elles régissent les testaments, les conventions, les pénalités et partout on s'aperçoit (avec une surprise qui s'accroît sans cesse lorsqu'on se rend compte que ce livre a été écrit en 1865 par un homme qui, à aucun moment, n'avait été en relation avec la civilisation occidentale), partout, dis-je, on s'aperçoit que ces lois contiennent les préceptes de la sociologie la plus moderne et la plus libérale.

Je ne crois pas pouvoir mieux terminer cet exposé, forcément un peu aride étant donné les courts instants dont je dispose, qu'en parcourant avec vous l'un des principaux ouvrages de Béha-Oullah ; il vous donnera, en même temps qu'un goût de son style poétique et mystique, un sentiment je l'espère aussi complet que possible de la haute portée morale de son enseignement. Je crois que nul auditoire n'est mieux préparé que vous-mêmes pour goûter avec moi la profonde leçon qui se dégage de l'épître des *Sept Vallées*.

L'enseignement de Béha-Oullah est contenu dans un certain nombre d'ouvrages importants et dans un nombre plus grand encore d'écrits relativement courts, connus sous le nom de *Tablettes*, envoyés à des personnes qui s'étaient mises en rapport avec lui et l'avaient interrogé sur des points spéciaux de morale ou de philosophie.

C'est dans un de ces écrits, connu sous le nom de *Tablette des Sept Vallées* (1), que Béha-Oullah expose les étapes que doit suivre le Chercheur désireux de parvenir à la connaissance de Dieu. Il doit traverser un certain nombre de vallées dans lesquelles l'attendent des épreuves différentes ; et voici les stations de cette route mystique :

Je passe sur l'introduction et j'en arrive tout de suite aux passages qui vous donneront la meilleure idée de la tonalité générale de l'ouvrage :

« *On distingue, pour le voyageur qui va de la demeure terrestre à la patrie divine, sept stations ou aussi sept vallées, sept cités successives ; et tant qu'il n'a pas renoncé entièrement à lui-même et qu'il n'a pas achevé ces voyages, il ne peut arriver à la Mer de l'Approche et de l'Union, il ne peut goûter au Vin incomparable.*

« *La première vallée est celle de la* « RECHERCHE » *où l'on chemine dans le véhicule de la Patience sans laquelle on n'arrive nulle part et l'on n'obtient pas l'objet de son désir...*

(1) Cf. Béha-Oullah. *Les Paroles cachées*, traduction française chez E. Leroux, 28, rue Bonaparte.

«... Énergiquement résolus à la Recherche, sans cesse ils devront aller de la négligence au monde des efforts. Rien ne les arrêtera, aucun conseil ne pourra les détourner : leur cœur, source des trésors divins, sera pur de tout dessein;... Ils fermeront les portes de l'amitié comme de la haine pour tous les habitants du monde. »

Ainsi c'est le détachement absolu, détachement de soi-même et non pas des autres, qui est la condition essentielle du séjour dans cette vallée.

« Dans ce voyage, le chercheur verra le monde entier affolé à la recherche du Bien-Aimé: Combien de Jacobs rencontrera-t-il errant à la découverte de combien de Josephs! Quelle foule courant après le Bien-Aimé! Combien d'amants à la poursuite de leurs maîtresses! Chaque moment, chaque heure lui fera voir un nouveau mystère, car son cœur est détaché de ce monde et de l'autre... : le Secours invisible guide tous ses pas et enflamme son ardeur.

« Souvenez-vous de l'amour passionné de Majnoun : »

Majnoun est le héros d'un poème épique persan et ses amours avec Léïla sont célèbres dans tout l'Orient.

« Un jour quelqu'un le vit tout en larmes passer de la terre à travers un crible. « — Que fais-tu ? lui dit-il. — Je cherche Leïla. — Malheur à toi! Leïla est une âme pure et tu la cherches dans la terre ! — Je la cherche partout; peut-être la trouverai-je quelque part. — »

« Oui, il est mal, diront les sages, de chercher Dieu dans la poussière, mais c'est une preuve d'application peu commune. Comme dit le Hadiss, celui qui cherche une chose avec application la trouvera. »

Certains pourront voir dans ces passages des tendances panthéistiques : aussi importe-t-il d'indiquer ici que, si le Béhaïsme se garde de renier l'ubiquité de Dieu, il insiste néanmoins sur la distinction essentielle entre la Divinité et les différentes manifestations émanées d'elle.

« Si, avec l'aide de Dieu, il réussit à trouver une trace de cet invisible Bien-Aimé ou à sentir, grâce au messager divin, le parfum du Joseph perdu, alors, tout à coup, il en-

trera dans la « VALLÉE DE L'AMOUR » *qui l'enflammera de son feu.* »

C'est la seconde étape du voyage.

« *Là, sous le ciel de l'attraction, le brillant soleil du désir se livrera et le feu de l'amour jaillira, incendiant l'aire de la raison... Le véhicule de cette vallée est la souffrance, sans laquelle on n'arrive jamais au terme du voyage. Dans cette condition, l'amant ne désire que l'objet de son amour et ne recherche d'autre refuge que le sein du Bien-Aimé. Pour l'amour du Bien-Aimé, il sacrifie cent fois sa vie et, à chaque pas qu'il fait, il n'hésite pas à donner mille fois sa tête aux pieds de l'Aimé. — O mon frère, à moins d'aller jusqu'à l'Égypte de l'Amour, jamais tu ne verras la beauté de Joseph et, à moins de devenir aveugle comme Jacob, jamais tu ne deviendras voyant par l'esprit ; à moins d'être enflammé du feu d'amour, jamais tu ne te plongeras éperdument dans le Désir sublime.* »

Puis toute une page très belle sur l'amour, *l'amour divin*, et les souffrances par lesquelles nous sommes obligés de passer.

« *Il emprisonne dans ses lacs cent mille victimes, et cent mille sages sont blessés par ses traits. Tout le sang qui coule dans le monde est le signe de sa colère, toutes les faces pâles que l'on rencontre sont les victimes de son poison. Pour qui est ainsi blessé, il n'y a pas d'autre remède que la mort ni d'autre refuge que la vallée du néant ! Et cependant l'amoureux trouve ce poison plus doux que le miel, et la mort, pour le chercheur, est préférable à cent mille immortalités...* »

« ... *Si l'amoureux, par le secours divin, a échappé aux griffes du Vautour de l'Amour, alors il entrera dans le* « ROYAUME DE LA CONNAISSANCE. »

C'est la troisième étape.

« *Il ira du doute à la certitude, de la nuit de l'erreur à la lumière de la direction...*

« ... *La mort lui fait comprendre l'immortalité ; avec les yeux de l'esprit il voit le mystère de la résurrection dans*

les honneurs et les choses, et son cœur lui fait sentir la sagesse divine dans les manifestations infinies...

« *...Le voyageur de la Vallée de la Connaissance qui, lui, voit la fin de chaque chose, sait trouver la paix dans la dispute et la réconciliation dans la désunion. Telle est la condition de ceux qui sont dans cette vallée...*

« *...Lorsque le voyageur sera arrivé au bout de la Vallée de la Connaissance qui est la dernière vallée limitée...* » c'est-à-dire, qui est la dernière vallée où les limites des choses ont encore leur influence sur la personnalité, « *... il parviendra à la première station de l'* « UNITÉ » . *Il boira à la coupe de l'abstraction, il observera les Manifestations de Dieu. Alors...* » et ceci est l'essence même de la doctrine, «*... Alors les voiles qui distinguent les manifestations les unes des autres seront déchirés ; et il s'envolera du monde des passions au ciel de l'Unique. Il entendra par l'ouïe de Dieu, il verra par les yeux divins les mystères de l'art éternel, et il entrera dans les appartements secrets du Bien-Aimé...*

« *Tu sais que tout ce qui différencie les mondes que le voyageur traverse tient au voyageur lui-même... Considère le soleil : il brille sur tout ce qui existe d'une lumière unique, par l'ordre du Roi de la Création ; mais, dans chaque endroit, il apparaît et donne la lumière d'une façon différente suivant la condition de cet endroit, comme la forme, la qualité, la pureté d'un miroir modifient la lumière qu'il réfléchit... La couleur de la lumière peut être aussi modifiée ; elle sera jaune, blanche ou rouge suivant qu'elle traversera une terre d'une de ces couleurs ; et ces différences ne tiendront pas à la lumière elle-même, mais bien au lieu où on l'observera : un obstacle, un mur, un toit peut même arrêter l'éclat du soleil.* »

Ce n'est pas à vous qu'il est utile d'expliquer le symbolisme trop apparent derrière ces paroles.

« *...Ainsi tu peux comprendre quelle est l'influence du bien. Tandis que le voyageur s'attarde dans les lieux limités, c'est-à-dire lorsqu'il est arrêté par les verres de cou-*

leur, il voit du jaune, du blanc ou du rouge ; et telle est la cause des querelles entre les hommes et de la poussière opaque qui s'élève des âmes humaines pour envelopper le monde.

Les uns s'arrachent surtout au lieu où le soleil se lève tandis que d'autres, ayant bu le vin de l'Unité, ne voient rien que le soleil. »

« *...Après être monté dans ces vallées exaltées* (de l'Unité, de l'Union), *le voyageur entre dans la* « Cité de Richesse ».

« *Là, souffle la brise de la Richesse divine qui enlève et brûle les voiles de la pauvreté. Dans le visible, en dehors et dedans de chaque chose, il verra que :* « *en ce jour, Dieu donnera à chacun sa Richesse* ». *De la tristesse, il ira à la joie, de l'angoisse au bonheur, de la langueur à l'exaltation. Le voyageur de cette vallée peut paraître assis dans la poussière, il trône en réalité dans les hauteurs spirituelles, recevant les faveurs éternelles, buvant les boissons exquises de l'esprit.*

« *La langue est impuissante à expliquer comme il faut les splendeurs de ces trois dernières vallées que traverse le voyageur.*

« *... Une fois franchies les étapes de la Richesse, le voyageur arrive à la* « Vallée de Perplexité » *où il sera ballotté au gré des flots de la Mer suprême. A chaque instant son embarras augmente. Parfois il considère la richesse comme une pauvreté et comme la cause de la plus grande faiblesse. Parfois il s'anéantit dans la Beauté de Dieu et parfois il est envahi par une lassitude de la vie. Combien d'Arbres spirituels ont été déracinés par le vent qui souffle dans cette vallée ! combien d'âmes se sont envolées au simple essoufflement du voyageur dans cette vallée ! Mais tout cela, c'est précisément ce que désire celui qui est arrivé. A chaque instant il voit un monde merveilleux une création nouvelle....*

« *... Oui, mon frère, si nous pensons à chaque monde, nous y trouverons cent mille sagesses parfaites et nous pourrons y étudier cent mille sciences merveilleuses.* »

Ici, un court passage sur le sommeil dont la profonde signification ne vous échappera pas :

« *Un de ces mondes est le sommeil. Que de problèmes il contient ! que de sagesses y sont revélées ! Combien de mondes y sont inclus ! Tu dors dans une maison bien close : Tout à coup tu es transporté dans une ville éloignée; sans remuer aucun membre, tu entres dans cette ville ; tu vois sans tes yeux, tu entends, tu parles sans tes oreilles et sans ta langue. Et il arrive souvent que ce que tu vois en rêve se réalise effectivement après dix ans.*

« *Que de mystères là-dedans que seul le voyageur de cette vallée peut comprendre exactement ! D'abord quel est ce monde où, sans le secours d'aucun membre ni d'aucun sens tu fais tout ce que tu veux ? Ensuite, comment se fait-il que ce soit seulement aujourd'hui que tu voies l'explication d'un rêve que tu as eu dix ans auparavant ? Réfléchis aux différences qui existent entre ces deux mondes et, par le secours et la Révélation de Dieu, tu arriveras à comprendre le monde sacré.* »

Et voici enfin la dernière vallée :

« *Après avoir atteint les hauteurs de la Perplexité, le voyageur entrera dans la* « Vallée de Pauvreté absolue et d'Anéantissement » *c'est-à-dire qu'il mourra en lui-même et deviendra immortel en Dieu; il sera pauvre en lui et riche par le Bien-Aimé ; il sera privé de tous les biens du monde, mais il sera riche de toutes les richesses divines.*

« *....Ainsi celui qui est arrivé, est purifié de tout ce qui appartient au monde. Par conséquent si chez lui on ne trouve rien des richesses ou des pensées mondaines, n'importe, car tout ce qui est dans le monde est limité et ce qui est divin est infini. Il faut quelque réflexion pour approfondir ce mystère.*

« *... Quand tu auras atteint cette haute condition, alors tu verras le Bien-Aimé et tu oublieras tous les étrangers.* « *Le Bien-Aimé, hors des murs et des portes, se manifeste, ô peuples voyants !* « *Tu auras donné la goutte de ta vie et tu auras obtenu la mer du Bien-Aimé ! voilà la réponse à ce*

que tu m'as demandé; je souhaite que tu en arrives là. »

En terminant je vous exprime toute ma reconnaissance pour votre bienveillant accueil d'aujourd'hui ; je voudrais voir de plus en plus fréquents ces contacts entre personnes de milieux différents mais qu'une même aspiration guide dans la vie; il n'en peut résulter pour les uns et les autres qu'un bien de plus en plus général.

DONNÉES SUR L'HERMÉTISME OCCIDENTAL (1)

Par M. Ed. Dace.

Le sujet de cette conférence est l'hermétisme occidental; je voudrais vous en exposer les grandes lignes, vous montrer en quoi il peut consister, montrer quels rapports très nombreux, à mon avis, unissent la tradition occidentale à la tradition orientale.

J'aborde tout d'abord ce que j'appellerai la partie dogmatique de l'hermétisme, et déjà ceci m'oblige à vous entraîner fort loin, car les premières questions qui se posent à tout observateur, à tout hermétiste sont les suivantes : d'où venons-nous ? où allons-nous ? pourquoi sommes-nous ? quelles sont nos fins ? Je ne prétends nullement résoudre ces questions, beaucoup reste à dire sur ces sujets, et je crois fort peu nombreux ceux qui peuvent se vanter de les connaître à fond ; pourtant, les hermétistes occidentaux ne sont pas sans posséder quelques données sur ces points. Je ne m'attarderai pas à vous expliquer suivant les livres sacrés ce qu'il faut entendre par la chute, par la réintégration ; vous connaissez ce symbole, vous savez qu'Adam fut tenté au Paradis terrestre, qu'ayant succombé à la tentation, il fut chassé du Paradis, et que ses fils et ses petits-fils furent l'humanité douloureuse que nous sommes. Il y a là un symbole profond qui éclate aux yeux du kabbaliste. Dès qu'il veut analyser le mot : *Adam*, il s'aperçoit qu'il n'est pas question ici d'un homme, mais

(1) Conférence faite au siège de la Société Théosophique, 59, avenue de La Bourdonnais, à Paris, le 16 février 1908.

d'une collectivité, d'une sorte de centre cosmique énorme. Adam est non une personnalité humaine, mais l'homme en général, l'homme dans sa totalité ; je devrais même dire qu'Adam ce sont les humanités qui nous entourent, les humanités collectives qui s'étendent à l'infini autour de nous, dans les astres, qui sont certainement habités, et sur cette terre. Adam, littéralement traduit de l'hébreu, veut dire « terre rouge », et je ne veux faire ici qu'un petit rapprochement en vous montrant que, justement, cette fameuse terre rouge fut le but de la recherche de tous les alchimistes du moyen âge, de ceux qui avaient conservé quelque idée de la tradition orientale, qui voulaient régénérer l'or, transmuer les métaux, et surtout (mais c'était le but inavoué, le but secret qui se transmettait de bouche en bouche à travers les mille difficultés entassées par le moyen âge), régénérer l'homme, trouver la terre rouge, le ferment nouveau qui, des hommes multiples et antinomiques, aurait fait sortir l'humanité harmonique et progressive. Adam se présente à nous comme une des premières émanations du centre actif ; c'est lui qui est le Verbe pour ainsi dire ; mais ce Verbe proféré par Dieu devait subir l'attaque d'une maladie : cette maladie, c'est nous ; ce fut le commencement d'une séparation d'une partie de lui d'avec le centre d'où il était.

Chacune des cellules de notre corps vit d'une vie autonome, d'une vie particulière, qui peut aller jusqu'à la révolte ; chacune de ces cellules peut, à son gré, ne pas vouloir vivre pour l'être collectif que nous formons, mais pour elle seule : nous avons alors une des multiples variétés de la maladie. Adam, en tant qu'être collectif, possédait en lui une quantité de cellules, ou du moins des objectivations différentes de sa personnalité énorme et multiple ; une de ces objectivations voulut connaître, suivant la très heureuse expression de Stanislas de Guaïta, « la racine ténébreuse de l'être », c'est-à-dire pénétrer le secret du commencement de ce qui, en réalité, n'avait pas de com-

mencement. L'Écriture, sur ce point, nous renseigne exactement : *Adam* avait pour compagne *Ève*, non pas l'Ève plastique que nous allons retrouver, mais *Aïsha* qui n'était autre que sa faculté volitive, qui, en imaginant une chose l'objectivait, la créait en la nommant. C'est du reste ainsi qu'il faut entendre ce passage des Écritures relatif aux animaux où il est dit « que le Père fit défiler devant Adam les animaux afin qu'il les nomme, c'est-à-dire afin qu'il les objective.

Cela peut donner, pour qui veut réfléchir, la clé de ce que sont les animaux, leur devenir, la façon dont ils seront réintégrés à leur tour. Donc *Aïsha*, par suite de la tentation de l'égoïsme, *Nahash* (1), créa le temps et l'espace en voulant imaginer le début de ce qui n'avait pas de commencement ; immédiatement, toutes ses parties contaminées furent prisonnières du temps et de l'espace, et cet être qui en dehors du temps et de l'espace, vivait dans l'Éden ou Jardin céleste, sortit de l'éternité, chassé par sa propre volonté dans le temps et dans l'espace. Cette idée est admirablement représentée par l'Écriture quand elle dit qu'Adam, aussitôt après le péché, aussitôt qu'il eût imaginé le temps et l'espace, vit qu'il était nu et se revêtit d'une ceinture de feuilles de figuier : c'était la première enveloppe, le premier voile jeté sur son absolu.

Lorsque le centre actif de création, le Père, connut le péché adamique ; par miséricorde, il le chassa, ne pouvant garder hors du temps et de l'espace ce qui était la proie de ce temps et de cet espace ; il le revêtit de peaux de bêtes : nouvelle figure qui nous montre que la première écorce qu'Adam avait créée n'était pas suffisante pour le protéger contre lui-même et contre les forces cosmiques qu'il avait engendrées de par sa volonté, *Aïsha*. Et il dit à cette volonté : « Désormais tu enfanteras dans la douleur », ce qu'il faut concevoir non pas au

(1) *Nahash* : le temps, l'année.
Schanah : l'anneau, le cercle.

point de vue littéral, mais au point de vue absolu et ce que nous constatons du reste tous aujourd'hui. Notre volonté est bien restée l'*Aïsha* primordiale: mais alors qu'il suffisait à cette époque bien heureuse, qu'elle formulât quelque chose pour que cela fût, il faut aujourd'hui des efforts, des sacrifices et des douleurs pour que *Aïsha* devenue *Éva*. l'Ève moderne protoplastique et multiforme, crée enfin quelque chose et objective un être. Il y a quelque chose qui nous renseigne sur la suite et sur l'évolution complète des êtres depuis cette époque, c'est la Bible primitive, dont vous n'êtes peut-être pas sans avoir entendu parler, je veux dire le fameux tarot des Bohémiens, qui sert à certaines devineresses à prédire l'avenir et qui, dans la main de l'initié, est le plus merveilleux outil de travail que l'on puisse imaginer. Si vous suivez attentivement la succession de ses lames, elles racontent la succession des existences humaines ; elles prennent Adam au moment où il est sorti du Paradis et le conduisent jusqu'au moment où le Père le revêt de peaux de bêtes et où enfin, il consentit à remonter après avoir touché jusqu'en bas la matérialité.

Le point le plus important, le seul que je veuille retenir, c'est qu'Adam protoplaste, après avoir été chassé du Paradis continua ce mouvement et que, loin de rester l'unité énorme qu'il était, il s'est divisé de plus en plus en parcelles toujours plus infimes, car le mal qui avait gagné cette masse était un mal de séparation, un mal d'objectivation des parties positives et négatives. Adam et Ève, tels que nous les représente l'Écriture, sont bien, en effet, une figure symbolique montrant que toute la partie active et créatrice s'est séparée d'abord de la partie négative et capable d'enfanter, et ce mouvement s'est prolongé jusqu'au moment où est intervenue la volonté divine. Cette intervention est symbolisée par la dix-septième lame du tarot qui montre comment, grâce à un influx de la partie restée saine du Verbe, la chute fut arrêtée : Adam collectif, composé de toutes les humanités qui nous entourent, put, à ce

moment, prendre pied sur la matérialité, pour repartir à nouveau, remonter et regagner le Paradis qu'il avait perdu.

Je ne puis pas parler d'Adam sans parler aussi du principe du mal.

De quelque côté que nous nous tournions, nous voyons la souffrance, les larmes, les pleurs ; pourtant un instinct supérieur nous dit que la bonté, la douceur, la miséricorde, existent, que quelque chose nous regarde, nous guide, nous aime, nous soutient. Forcément donc, nous nous demandons : Pourquoi, si la bonté existe, pleurons-nous ? Pourquoi, si la miséricorde existe, le mal peut-il entrer en nous, et la souffrance nous étreindre ? C'est là la source de bien des doutes, de bien des combats intérieurs. Certes je ne prétends pas trancher la question ; je veux simplement vous donner une vague idée de ce que pourrait être la solution de ce problème angoissant. Peut-être, la théorie matérialiste de la création des astres va-t-elle nous donner le plus exact symbole que nous puissions rencontrer.

Voici que, dans le sein de l'espace, une nébuleuse énorme tourbillonne ; elle est toute harmonie, toute lumière, toute clarté. Dans son tourbillonnement, la voilà qui s'affaisse peu à peu ; voilà qu'un anneau se détache du centre et tourne autour d'elle. Il est lumière ; il faisait partie du centre, puis il se brise et forme une autre boule lumineuse rivale de la première, et voici qu'un astre de lumière tourne autour d'un centre de lumière et que des rayons partent de tous côtés. Tout à coup cette masse de lumière s'éteint ; ce n'est plus qu'une masse d'ombre qui tourne autour d'un soleil ; ce n'est plus que la nuit. Cette nuit, pourtant, reçoit du centre dont elle est détachée des rayons, elle est éclairée par la lumière du centre dont elle s'est détachée. Elle roule dans les espaces éperdument, présentant tour à tour toutes ses faces à la lumière, mais quoi qu'elle fasse, toujours un de ses côtés reste dans l'ombre, elle projette une ombre. Cette ombre n'est pas créée par la lumière primordiale ; cette ombre démoniaque, cette ombre de souffrance, ce n'est pas le soleil qui la crée : elle

est créée par l'astre qui s'est détaché de son père, qui est sorti du centre qui lui a donné naissance. Voilà le problème du mal. Le mal n'est pas une entité dressée tout à coup face à face avec le centre créateur ; ce n'est pas un démon quelconque, rival souvent victorieux de Dieu ; le mal, c'est nous-mêmes, c'est la chute primordiale, c'est la séparation du centre d'harmonie de l'être qui a voulu créer des harmonies à part, être dans lequel l'harmonie subsistera mais dont la pénombre, le mal, le froid viendront nous étreindre et nous frapper.

Voilà pourquoi nous pleurons, voilà pourquoi nous souffrons. Ne nous en prenons pas au centre qui est toute miséricorde et toute bonté, mais prenons-nous-en à nous-mêmes : nous sommes nos propres bourreaux et les propres artisans des malheurs qui nous assaillent.

Je me bornerai là en ce qui concerne la question dogmatique et vais vous dire maintenant comment nous connaissons tout cela. C'est là une très jolie théorie, c'est très intéressant, mais d'où cela vient-il ? quelles raisons avons-nous de connaître ainsi, de prétendre recueillir ainsi la connaissance de l'absolu ?

Nous sommes très relatifs, nous sommes de pauvres êtres jetés sur cette boule sans savoir où nous allons. Nous sommes des hommes, et, pour me servir de l'expression d'un de mes maîtres, « quoi que nous fassions nous ne sommes pas à des kilomètres les uns des autres », nous nous valons. Aussi n'est-ce pas en maître que je parle, mais en étudiant qui vous apporte le peu qu'il a pu grappiller de droite et de gauche, heureux si cette récolte n'a pas été déjà faite par d'autres.

Nous nous rattachons directement à l'initiation égyptienne, et c'est avec grand orgueil que je fais remonter si loin nos connaissances. L'initiation égyptienne est une des plus grandes merveilles que le monde ait jamais vues.

L'Égypte était une colonie de la race rouge, un centre détaché fort loin de la métropole, et lors des grands cata-

clysmes auxquels toutes les Écritures, hindoues ou occidentales, font allusion, lors de l'engloutissement de la race rouge, cette colonie subsista, trace vivante de ce qu'avait été la métropole, possédant tout ce qu'elle avait possédé. D'autre part, la race rouge avait hérité d'une civilisation énorme, celle de la race noire. Donc, en Égypte, nous trouvons deux centres fondus en un seul, deux traditions qui n'en font plus qu'une et qui font une lumière de toute beauté. Ainsi, il est déjà très beau de pouvoir dire, de pouvoir même prouver que nous sommes les dépositaires, les arrière-petits-fils des prêtres égyptiens. Mais la science de ces prêtres venait encore d'ailleurs. Vous savez qu'on sortait du temple *fils de la femme, fils de l'homme, fils des dieux* ou *fils de Dieu :* tels étaient les quatre grades qu'on pouvait obtenir dans l'étude et dans la méditation.

Si nous voyons à quoi correspondaient les « fils des dieux » et les « fils de Dieu » — car il faut noter là une grande distinction — nous allons voir de suite que non seulement la science des rouges, la science égyptienne était traditionnelle, mais aussi qu'elle était avant tout cosmogonique et en rapport direct avec le Logos. Les fils des dieux étaient les initiés de deuxième ordre, qui avaient été mis, grâce à leurs études et à leurs initiateurs, en relations directes avec les principes seconds, avec les puissances astrales de toute la nature et pouvaient à leur gré commander à ces puissances. Mais les fils de Dieu étaient les très rares initiés qui avaient pu franchir les derniers degrés de la connaissance, et pénétrer jusque dans le saint des saints, dans le plan divin, recevoir ses influences et les manier. Ces fils de Dieu étaient ce que j'appellerai les Théurges. Ils avaient la connaissance directe du Livre de vie ; ils connaissaient, par conséquent, par vision directe, par certitude absolue, toute l'histoire de l'humanité, tout ce qu'elle avait fait, et ils pouvaient, à coup sûr, prévoir ce qu'elle ferait. C'est dire, par conséquent, que la tradition rouge, que la tradition égyptienne nous donne, le plus souvent, sous le voile de symboles, les connaissances

absolues que nous pouvons avoir ; c'est dire, en même temps que ces connaissances sont celles de tous les centres véritablement initiatiques, que ces connaissances voilées sous d'autres mots, sous d'autres symboles, sont les mêmes que celles de l'Himalaya, du centre de la Chine et que celles que nous avons aujourd'hui.

D'immenses chaînes de fraternités jamais interrompues ont gardé précieusement la lumière qui leur avait été remise : c'est cette lumière qui, dans les centres divers, brille sous différentes couleurs ; mais pour peu qu'on la regarde attentivement, que peu à peu on en écarte l'écorce, on voit que c'est la même lumière, que seul le langage est différent, seuls les symboles ne sont pas les mêmes. Je parais peut-être beaucoup m'avancer et porter une affirmation *à priori :* il n'en est rien, car je vais vous parler d'un instrument, qui prouve à ceux qui savent le manier, la vérité de ce que je viens de dire ; cet instrument, c'est l'*archéomètre* du marquis de Saint-Yves d'Alvèdre. Grâce à la connaissance complète des langues hindoues, de la langue hébraïque et aussi d'une langue aujourd'hui perdue et dont à peu près seul il est dépositaire avec quelques très hauts initiés hindous, le savant M. de Saint-Yves d'Alvèdre a pu construire un instrument reversible aussi bien pour la science et l'art que pour les connaissances les plus élevées, pour la philosophie ; grâce à ses clés, il a pu déchiffrer les textes sacrés de l'Inde et de l'Égypte, et il a pu, avec la plus grande facilité et avec la plus grande sûreté, grâce à sa connaissance transcendante des mathématiques sacrées, redresser les noms dont on se sert aux Indes, dans la kabbale hébraïque, dont se servaient les initiés égyptiens, et montrer qu'il sont tous identiquement pareils, en ce sens qu'ils ont la même valeur. Que vous disiez Osiris (Ochi-Ri), Krishna, Ieschouah, Jésus, vous dites exactement la même chose, vous désignez le même principe ; le voile qui le couvre, la sonorité du terme, sont vite redressés si vous vous servez des valeurs numérales ; vous vous adressez au même centre universel. Ainsi, dans une histoire comparée des religions

soigneusement archéométrée, vous voyez que la même vérité était enseignée dans tous les temples depuis les âges les plus reculés, même ceux dans lesquels l'histoire ne pénètre pas.

Lors de la chute de Thèbes, quand l'Égypte fut envahie et que la science dut s'occulter, les grands-prêtres, dispersés après avoir soigneusement recueillis, dans des symboles que nous avons encore, les connaissances les plus secrètes du Temple, créèrent des ordres qui se sont perpétués jusqu'à nous sous des noms divers. Quand je vous aurai nommé les alchimistes du moyen âge, les francs-maçons, les martinistes, les Rose-Croix, l'ordre de Malte, toutes ces sociétés secrètes dont vous avez entendu parler, vous verrez que la filiation s'étend d'une façon interrompue depuis ces âges reculés jusqu'à nos jours. Cette filiation est toujours identique bien que les représentants de ces sociétés, de ces affiliations se dénigrent quelquefois et se déchirent.

Ce n'est pas la faute des prêtres (quand je dis prêtres, je désigne les ministres de toutes les religions, de toutes ces sociétés), s'ils ont perdu l'usage de la parole qu'ils avaient reçue et des symboles qu'ils ont gardés ; mais en retrouvant cette parole, en déchiffrant les symboles on voit que le catholique, l'ennemi-né du franc-maçon, parle la même langue symbolique avec des mots entièrement contraires. Mais qu'importent les mots ! cela prouve l'ignorance du prêtre, cela ne prouve pas la fausseté de la doctrine.

Il me faut maintenant vous parler de la façon dont se faisaient et dont se font les initiations.

Parlant de sociétés secrètes, vous vous imaginez nécessairement par quelles épreuves devait passer le néophyte ; vous n'avez pas été sans vous rappeler les épreuves terribles qui l'attendaient à la porte du temple, quand, frappant au péristyle de bronze d'une des pyramides, il voulait connaître les mystères et voir la lumière.

Vous savez — je ne m'attarde pas à vous raconter les

épreuves bizarres du centre des pyramides — que le néophyte était mis tour à tour en présence des quatre éléments, qu'il avait à lutter contre l'existenee terrestre, contre l'eau, contre l'air, contre le feu et que, s'il sortait victorieux de ces épreuves, il était enfin reçu dans une vaste salle où vingt-deux peintures murales représentaient vingt-deux symboles merveilleux. Un prêtre le conduisait devant ces peintures, les lui montrait avec infiniment de respect, puis il lui disait : « Te voici en possession de toute la science ; je viens de te faire parcourir son cycle : à toi de le comprendre ». Puis le néophyte était reçu dans un aréopage d'initiés vêtus de blanc qui l'admettaient aux premiers degrés du temple. Là, le néophyte était loin d'être grand-prêtre, loin même d'avoir le premier de tous les degrés : il était soldat du temple et ce n'est qu'après de longues années d'études qu'il pouvait commencer à percevoir quelques-uns des sens des vingt-deux symboles qui représentaient tous les cycles de la connaissance humaine de ce temps, je dois même dire de tous les temps. Aujourd'hui, les sociétés secrètes sont moins terribles : on ne noie plus le néophyte, on ne le fait plus passer à travers le feu, on ne le jette plus du haut d'une colonne ; dans quelques sociétés, on fait le vain simulacre de ces choses, dans d'autres, on les raconte, et c'est tout. Pourtant, les Égyptiens étaient des sages et ce n'est pas sans raison qu'ils avaient institué des épreuves : ce n'est peut-être pas sans raison non plus qu'on les a supprimées.

Quel en était donc le but ? et quel est notre but ?

La première qualité demandée au néophyte était un courage à toute épreuve, une puissance de volonté et de sang-froid supérieure à celle du commun des hommes. C'était une véritable noblesse, noblesse de robe, pourrait-on dire, c'était la véritable noblesse qui, tout d'abord, s'est recrutée de par la valeur personnelle de ses représentants et la première qualité requise était le courage et le sang-froid. Puis venaient d'autres initiations.

Aujourd'hui, il semble que les portes des sociétés secrè-

tes soient ouvertes aux plus pusillanimes et aux moins entraînés : c'est une erreur. Peut-être certaines sociétés ont-elles perdu suffisamment leur filiation pour ne demander à leurs néophytes que ce qui fait l'honnête homme, mais d'autres exigent beaucoup plus des leurs : certaines sociétés que l'on croit connaître tout entières, avant de s'y être engagé, n'offrent à ceux qui veulent en franchir les degrés qu'un péristyle derrière lequel ils aperçoivent une autre entrée suivie d'un péristyle derrière lequel d'autres se succèdent encore avant d'arriver au Saint des Saints. Peut-être un grand nombre arrivent-ils au péristyle ; moins grand est le nombre de ceux qui franchissent les portiques, et infiniment petit est le nombre de ceux qui pénètrent réellement dans le Saint des Saints. Les épreuves, ce ne sont plus les prêtres qui les imposent, c'est la vie avec ses souffrances, ses rancœurs, ses courages obscurs. Tout ce qu'on demande au néophyte, c'est de vivre sa vie, telle qu'il doit la vivre, avec sang-froid et avec courage : tous ceux qui ont essayé savent que, pour être moins pompeuses et moins grandioses, ces épreuves n'en demandent pas moins du courage, de la confiance et du sang-froid. C'est ainsi qu'avance peu à peu l'initié et que se fonde cette nouvelle noblesse traditionnelle, la plus ancienne, celle qui a survécu jusqu'à nous, celle qui survivra encore pendant de longs siècles. Ce sont donc, comme vous le voyez, les mêmes enseignements, mais adaptés à la vie moderne.

Quelles sont les voies qui s'offrent à celui qui a franchi les premiers degrés du péristyle ? Immédiatement, deux voies se présentent à lui. C'est le moment de rappeler que, sur ce péristyle, la plupart d'entre eux voient deux colonnes, *Jakin* et *Boaz,* le bien et le mal, une colonne blanche et une colonne noire. Ceci a encore un autre sens que vous comprendrez facilement : c'est la voie du matérialisme et la voie de la mystique ; la voie du cerveau et la voie du cœur.

Le néophyte peut choisir, aller à droite ou à gauche. Ces deux voies se rapprochent insensiblement, au fur et

à mesure qu'il franchira des portiques il verra que ces deux voies se côtoient pour arriver à se confondre en une seule voie, car il n'y a qu'un chemin qui mène à l'unique lumière.

Quelle est la méthode employée par la voie mentale, la voie du cerveau? C'est une méthode qui se rapproche de celles de la science moderne; c'est une méthode basée sur l'analogie, c'est-à-dire une des méthodes philosophiques les plus difficiles à manier en ce sens que le moindre écart de raisonnement, la moindre fantaisie peut entraîner le néophyte en dehors de la voie. Ce sont aussi les mathématiques sacrées, la Kabbale, le Tarot — j'y reviens, comme vous voyez: nul, en effet, ne peut parler d'hermétisme, de sciences occultes transcendantes sans arriver forcément à cette impasse qu'on appelle les mathématiques sacrées, la méthode kabbalistique. Les mathématiques sacrées sont une espèce particulière de mathématiques aussi précises que les mathématiques que nous connaissons et qui, à cet avantage de précision, joignent celui de jongler non avec des chiffres dénués de toute idée, mais avec des idées philosophiques, avec des principes, et permettent ainsi, degré par degré, d'escalader les marches du ciel sans perdre pied et sans se livrer à aucune fantaisie. C'est alors que vous apercevrez, si vous pratiquez l'étude kabbalistique, que les noms donnés aux divinités, à Dieu ne sont pas des noms de fantaisie que la tradition a plus ou moins altérés, mais que, au contraire, ce sont des formules comparables à celles de l'algèbre et qui donnent une des faces de cette divinité. Car il ne faut pas oublier (quelle que soit la branche théosophique, dans le sens absolu du mot, à laquelle nous appartenions) que nous ne verrons jamais la vérité, la lumière centrale: nous n'en voyons qu'une des faces.

Vous avez certainement entendu parler de la légende des trente-deux voies de la sagesse et des cinquante-deux portes de l'intelligence qui symbolisent merveilleusement l'ascèse très lente de ceux qui montent à l'assaut de la colline sacrée.

Au sommet de la colline est un temple vers lequel montent trente-deux sentiers ; on peut marcher sur ces sentiers; ce temple, on le sait, renferme la vérité; chaque sentier voit le temple au bout de son horizon. Un pèlerin entreprend sur l'un de ces sentiers la rude montée: si vous lui demandez, au fur et à mesure qu'il approche du temple, quelle est la forme de la vérité qu'il aperçoit, il vous décrira l'écorce extérieure du temple; si, aux trente-deux pèlerins des trente-deux sentiers vous posez la même question, en leur demandant de vous faire un schéma de ce qu'ils voient, vous aurez trente-deux points de vue différents de la science qui n'est qu'*une*. Bien plus, quand ces pèlerins seront au parvis et pourront regarder par les fenêtres du temple, ils verront tous l'unique flambeau, l'unique lumière qui resplendit au milieu du temple; mais les fenêtres sont au nombre de cinquante-deux; elles sont diversement placées et si, à ces initiés déjà très avancés, vous demandez de décrire la lumière qu'ils distinguent, ils répondront qu'elle a telle forme, telle couleur, et leurs réponses différeront. Pourtant, la forme qu'ils décriront ne viendra que de leur point de vue particulier et la couleur dépendra de la vitre de la fenêtre par laquelle ils auront regardé. Mais aucun de ces pèlerins ne pourra rentrer dans le temple.

Quant à la voie mystique, elle a une tout autre ascèse dont je parlerai tout à l'heure.

Ainsi, nous venons de voir la dogmatique de l'hermétisme occidental ; voyons un peu sa physique, sa science, et ici, nous allons être, j'en suis persuadé, entièrement d'accord avec la théosophie traditionnelle. En effet, nous considérons qu'il y a trois mondes particuliers : le monde physique, le monde astral, le monde divin. Ce ne sont là, du reste, que des divisions assez sujettes à caution ; elles sont commodes, elles correspondent à des vérités philosophiques ; mais il n'y aurait aucune raison de ne pas reconnaître sept mondes, par exemple, ou neuf. Nous avons ainsi une terminologie commode, et pas autre chose.

Dans l'homme, nous distinguons : l'homme physique que nous voyons, derrière lequel agissent les puissances secondes, l'homme second sur le plan astral ; puis, animant ce tout, il y a l'homme divin, esprit vivant toujours sur le plan de l'esprit. Nous nous rapprochons donc sensiblement de la terminologie théosophique. Pour analyser ces notions nous allons être obligés immédiatement de négliger d'une part tout l'homme physique qui appartient à la science, à la physiologie et à la psychologie et que des noms illustres ont étudié ; nous serons obligés également de négliger tout ou presque tout l'homme divin, car il est trop loin, il est trop haut ; nous n'en connaissons que trop peu pour pouvoir en parler, surtout au pied levé. Nous nous cantonnerons donc dans l'homme astral, dans l'étude des puissances secondes de cet individu, et nous allons voir que, pas à pas, occidentaux ou orientaux, nous disons exactement les mêmes choses avec cette seule différence, qui a causé et qui causera peut-être encore bien des disputes, c'est que les uns ont une terminologie hébraïque tandis que les autres ont une terminologie sanscrite. Voilà la grande différence qui nous sépare : elle est plus d'apparence que de réalité.

D'abord, si nous nous trouvons transportés dans le plan astral nous sommes éblouis, à moins d'y être conduits par un Maître. Devant nous s'étend une foule dont on ne peut se faire idée, un magma d'êtres qui se mêlent, qui vont, viennent, tourbillonnent. Dans cette foule bruissante, parcourue par d'énormes courants, nous sommes perdus, entraînés, et bientôt nous constatons que nous ne distinguons rien comme d'habitude : ce quelque chose de particulier qui nous trouble instantanément, c'est l'usage de la quatrième dimension. Alors que nous voyons tout ici sous trois dimensions, en astral, nous voyons tout, non seulement sous les trois dimensions, longueur, largeur, épaisseur, mais nous voyons encore, dans l'intérieur même des objets, leur développement, en quelque sorte, et ceci n'est pas sans causer au néophyte un certain trouble. D'autre

part, les objets que nous voyons, nous les voyons indifféremment droits ou renversés ; le nombre 139 peut facilement apparaître comme 931 pour peu que nous ne soyons pas habitués à déchiffrer exactement. Enfin, nous voyons dans cet astral quantité d'êtres de toutes sortes qui vivent une vie particulière, qui semblent ne pas nous connaître ; nous y voyons aussi les reflets des êtres terrestres; nous y voyons la descente des êtres célestes, si bien que ce centre nous paraît le plus encombré, le plus chaotique qu'on puisse imaginer. Avec un peu d'habitude, nous apprenons vite à discerner des couches, des états d'êtres, de matière, dans ce plan. De même que, dans le plan phyisque, il y a une matière chimique, peut-on dire, qui forme le fond de toutes les manifestations quelles qu'elles soient et que de cette matière se forment des êtres qui sont objectifs et qui vivent, de même dans le plan astral, nous constatons qu'il y a un fond matériel, l'essence élémentale, la lumière astrale, et que cette matière, éminemment plastique, propre à former tout ce que notre volonté imagine et crée, a donné naissance à la foule des êtres qui nous entourent et qui vivent sur ce plan, dans ce plan. Une des premières remarques que nous faisons aussi, c'est qu'il n'y a pas une lumière comme sur le plan physique, comme la lumière physique ; dans le plan astral, il y a une sorte de clarté diffuse, issue de la lumière particulière de chaque être. Nous ne sommes plus en présence d'êtres éclairés par quelque chose qui vient du dehors et renvoyant les rayons qu'ils reçoivent, ces êtres émettent une clarté par eux-mêmes. Assez vite, alors, nous classerons ces êtres par la qualité de leur clarté, par son plus ou moins de blancheur, de pureté, par la puissance de son rayonnement. Du reste, vite aussi nous nous verrons nous-mêmes sous une forme ovoïde, resplendissants de couleurs plus ou moins éclatantes suivant les qualités que nous possèderons. Enfin, au bout d'un certain temps, de même que, ici, nous distinguons la matière physique dite à tort inorganique, les plantes, les animaux ; de l'autre côté, nous distinguerons une

matière particulière, une flore et une faune, et même des êtres spéciaux à ce plan astral, qui ne sont pas des êtres humains, qui font partie de la flore ou de la faune de ce plan ou de ce qui pourrait bien représenter le règne hominal sur ce plan, c'est-à-dire les génies qui habitent la partie tout à fait supérieure du plan astral. Nous rencontrons encore en astral des habitants vivants, de nos frères incarnés qui, comme nous, auront pu être transportés sur ce plan pour une raison quelconque que nous verrons; nous y trouverons des êtres décédés, nous y verrons enfin les êtres non humains dont j'ai parlé et les êtres artificiels dont je parlerai. Les habitants vivants sont ou le Maître ou le Chela, le disciple en période de dédoublement et de stage en astral pour une raison quelconque. Ce Maître peut-être un Maître de lumières ou un Maître de ténèbres (la lumière et les ténèbres ont toutes deux leurs prêtres, leurs Maîtres et leurs disciples).

Nous rencontrerons aussi sur ce plan astral les psychistes indépendants, les somnambules, les médiums en état de dédoublement, enfin les êtres endormis qui stagnent plus ou moins autour de leur corps, plus ou moins éveillés plus ou moins conscients de ce qui se passe, et même pleinement conscients et agissants s'ils ont une initiation suffisante. Parmi les décédés, nous rencontrerons ceux que les spirites appellent les esprits qui se tiendront particulièrement autour de la terre. Comment seront-ils ? tantôt endormis, tantôt plus ou moins éveillés, tantôt pleinement actifs, suivant les centres, les cercles auxquels ils appartiendront, la façon dont ils auront vécu et le temps écoulé depuis leur mort. Nous rencontrerons ces esprits et aussi leurs cadavres astraux. Sans m'étendre sur le phénomène de la seconde mort, qu'il suffise de signaler qu'après la mort physique, une partie du corps astral est appelée à mourir et à laisser dans l'ambiance une sorte de coque, capable elle aussi de manifester, pendant un temps, de la vitalité, des souvenirs, et qui se manifeste assez facilement dans les séances spirites, avide qu'elle est de prolonger par

des moyens artificiels le restant d'existence qui lui est encore propre. Nous rencontrerons enfin ce cadavre astral en voie de décomposition, qui ne sera que l'ombre de lui-même, capable de donner quelques reflets, quelques simulacres de sa vie, et qui, dans les mains de magiciens expérimentés sera un être le plus souvent malfaisant : cela, du reste, est facile à comprendre ; puisque la partie du corps astral qui meurt dans la seconde mort, fut le support de nos vices, de nos défauts, de nos passions : vices, défauts, passions, haines, seront plus facilement évoqués et manifestés par ce corps dont ce sont les gestes habituels que les facultés élevées d'altruisme, d'amour, de douceur. Nous rencontrerons encore ces coques vitalisées les êtres morts de mort violente, les suicidés, qui se traîneront dans ce que vous appelez *kama-loka* que nous nommons astral inférieur.

Nous y rencontrerons les vampires, fort rares heureusement, mais qui existent encore.

Par bonheur, nous rencontrerons en astral d'autres figures moins terribles : le Maître désincarné ou son chela et aussi le maître en magie noire qui s'y maintiendront, car le Maître ne séjourne pas en astral, ce n'est pas sa demeure ; sa demeure, s'il est véritablement Maître réintégré, est plus haut, mais il peut passer en astral, dans ces sphères relativement inférieures et s'y maintenir pour des fins qu'il ne nous appartient pas de pénétrer. Comme habitants non humains de l'astral, nous rencontrerons les animaux désincarnés qui, comme je l'ai fait saisir au début, ne sont pas de la lignée d'Adam. Les animaux meurent, se désincarnent, vivent dans l'astral, se réincarnent comme animaux, évoluent en leur ligne particulière d'évolution et de vie, mais sont destinés à une réintégration indirecte par nous qui les avons créés. Nous rencontrerons encore les esprits de la nature, c'est-à-dire, pour employer la terminologie hermétique, les sylphes, qui vivent dans l'air et président aux phénomènes météorologiques, les ondins, habitants des eaux et qui président aux phénomènes aqua-

tiques, les salamandres qui président aux phénomènes du feu, les gnomes qui président aux phénomènes de la terre. Nous trouverons ensuite ce que vous appelez les *devas* et *devas-rajas* et que nous appelons nous simplement les génies. Ces génies, il y en a des exemples dans toutes les histoires ; toutes les nations ont vu, à certains moments, de ces êtres mystérieux, qui ont pris la forme humaine pour agir ; ils venaient on ne sait d'où, ils faisaient on ne sait quoi, ils étaient reçus partout, connus partout, aimés partout, et derrière eux, leur mission s'accomplissait; leur présence avait souvent été suffisante pour allumer les guerres, les révoltes; puis ils passaient, disparaissaient et personne ne savait plus rien d'eux. Ces êtres ont été nombreux, en France, par exemple, au moment de la période de la Révolution. Ils ont existé dans toutes les nations, ce ne sont pas des hommes, ce ne sont pas des esprits de la nature, ce sont des génies venus pour montrer à l'humanité une voie nouvelle, pour lui donner une nouvelle impulsion, et leur mission remplie, ils ont disparu. Enfin, je vous parlerai des habitants artificiels de l'astral, c'est-à-dire des larves, nos créations propres, nos pensées vivantes.

Chaque pensée, chaque acte, crée un être, fort ou faible. Cet être qui rencontre autour de lui la foule des autres êtres astraux vit à nos dépens ou aux dépens de l'être sur qui nous le projetons : c'est la clé des envoûtements. Voilà, en quelques mots, les êtres que nous rencontrerons sur le plan astral.

Il reste maintenant à dire comment utiliser les connaissances que nous venons d'acquérir. C'est ici, justement, que nous sommes en présence des deux voies dont j'ai parlé, des deux colonnes du temple. Si nous sommes des adeptes de la voie mentale, de l'analogie et des mathématiques sacrées et que nous voulions sortir de la voie des spéculations purement métaphysiques pour entrer dans la voie active, nous sommes obligés de faire de la magie. Que ce mot ne vous effraie pas. La magie, au fond, c'est

l'utilisation de toutes les forces astrales, c'est la mise en pratique des connaissances que nous venons de voir théoriquement. La magie n'est ni bonne ni mauvaise, elle est; il n'y a ni magie noire, ni magie blanche, ni magie rouge, il y a la Magie et, pour me servir de l'expression d'un de mes Maîtres, la magie noire, c'est simplement celle que font les autres : nous, c'est toujours la magie blanche que nous faisons. C'est la seule définition à garder parce que nous ne pouvons pas définir la magie par son but. Le but que nous poursuivrons, si élevé qu'il soit, dans la voie mentale, est toujours et forcément entaché d'égoïsme ; ce n'est pas pour rien que nous essaierons de soulager telle personne ou de provoquer tel ou tel phénomène : nous en retirerons une satisfaction. Donc, au point de vue du but, une définition de la magie serait mauvaise. La définirons-nous au point de vue du résultat ? Ce résultat, Dieu seul le connaît: nous avons affaire, en magie, aux forces secondaires, aux causes secondes, aux forces astrales ; les forces primaires, les forces du plan *un* nous échappent totalement. Nous pourrons provoquer d'admirables phénomènes, des choses que le vulgaire qualifiera des miracles, mais, au fond, nous ignorons les résultats, les fins réelles des miracles que nous aurons provoqués. Ne pouvant définir la magie de par ses fins, essaierons-nous de la définir par les moyens que nous emploierons ? Ici encore nous nous heurtons à une barrière infranchissable, car de ces moyens nous ne savons que ce qu'Ils veulent bien que nous sachions. Nous sommes partis du plan physique, nous avons gravi péniblement quelques échelons du plan astral, mais nous n'en connaissons pas toute l'étendue, car il est plus vaste, plus considérable que le plan physique lui-même, que nous ne pouvons pas songer à connaître intégralement durant une existence. Le magicien, donc, connaît vaguement quelques-unes des forces qui l'entourent; il est comparable au jeune chimiste qui, dès les premières années, commence à répéter les expériences que lui ont montrées ses professeurs, et, de temps en temps, cause une explosion dont il est la

victime. Nous ne connaissons rien des êtres que nous employons en magie ; aussi apparaît-elle comme dangereuse en raison de notre aveuglement sur la façon dont nous devons nous en servir.

Pourtant, je dois vous dire les moyens de nous développer magiquement. La magie, je l'ai dit, se sert uniquement des puissances secondes qui habitent dans le plan astral ; par conséquent, le but du magicien sera de devenir l'Athanor capable d'évertuer, de transformer, d'utiliser ces puissances. Il commencera par annihiler les résistances de son corps physique, puis par exalter les puissances de son corps astral. Comment nous y prenons-nous, par exemple, pour devenir un magicien des forces physiques brutales ? nous développons, par des entraînements spéciaux, notre organisme physique, et, ainsi, nous arrivons à une force physique supérieure à la moyenne. Pour manier les forces astrales, nous allons, au contraire, développer avec intensité toutes les forces psychologiques, astrales de notre organisme. Dans cet entraînement de l'annihilation des résistances du corps physique, l'entraînement alimentaire tiendra la première place, par le végétarisme, mais le végétarisme bien compris. C'est ici que, peut-être, l'occidental s'éloigne sensiblement de l'oriental, par raison d'hygiène et même par raison occulte.

En Occident, nous avons une vie surmenée, trépidante; en Orient, au contraire, les naturels mènent une vie entièrement calme. Demandez à un yogui s'il sait ce que c'est que la télégraphie sans fil ou l'automobile. Nous, au contraire, nous sommes perpétuellement avec la télégraphie sans fil et avec l'automobile et nous voulons adapter ces traditions qui nous viennent directement de l'Orient à cette vie ! Ne nous étonnons donc pas que notre organisme n'y puisse résister : il n'est pas fait pour suivre entièrement le végétarisme et vivre en même temps la vie que nous menons. Pour pratiquer l'entraînement végétarien, faisons-nous hindous, vivons comme eux : nous obtiendrons les mêmes phénomènes ; sachons adapter leurs traditions à

notre vie ; elles sont justes pour les hindous dans leur pays, elles ont besoin ici d'être scrupuleusement adaptées. C'est, du reste, ce qu'ont fait ceux qui se sont voués aux expériences de magie ; les périodes de végétarisme de ceux qui ont obtenu réellement des phénomènes n'ont toujours été que des périodes et non un entraînement constant ; celui qui veut s'entraîner au végétarisme autrement que par périodes, celui qui vit constamment ce régime, arrive à une anémie terrible : elle atteint bien le but, l'annihilation du corps physique, mais elle est dangereuse au point de vue astral, parce qu'elle relâche les liens de celui qui veut agir en ne lui permettant pas toujours, après les expériences, de pouvoir réintégrer le domicile qui lui est assigné par la nature.

Les autres entraînements du magicien sont des entraînements du corps astral lui-même par les parfums, le rituel, les ablutions, les mantrams (1) qui développent en lui la puissance latente ; puis des entraînements spirituels par la prière, par la méditation.

Après avoir montré comment certains êtres atteignent au pouvoir de faire des prodiges, quels sont maintenant les dangers ? Je vous en ai déjà signalé un, le déséquilibre organique, la maladie qui empêchent le magicien de rien faire. Aux Indes, celui qui veut suivre les écoles de yoghisme doit avant tout posséder un organisme absolument *sain ;* les *yoghis*, les *Mahatmas* savent bien que notre organisme est un centre sur lequel va porter tout notre effort ; il faut que la chaudière soit apte à supporter la pression intérieure qui lui est imposée ; si donc le néophyte veut commencer ses études sans être organiquement capable de résister aux énormes pressions des êtres et des forces qu'il va manier, il est rejeté sans aucune rémission. C'est le grand danger, pour les Occidentaux que de ne pas savoir si un organisme est capable de résister à ces entraî-

(1) Consulter sur les *mantrams* la *Revue Théosophique*, nos de janvier 1906 août 1906, janvier 1908 (N. D. L. D.).

nements et de s'y livrer sans maître. Du reste, les entraînements sans maître, les essais sans guide ont été toujours déconseillés par ceux que nous reconnaissons universellement comme des maîtres. Un autre danger est celui de la monstruosité, c'est le danger de devenir non un yoghi mais un fakir capable de produire seulement deux ou trois phénomènes. Le fakir est, en tous points, comparable à l'homme qui voudrait devenir le plus fort pour lever un poids et qui ne s'entraînerait qu'en vue de soulever ce poids : cet être deviendrait une sorte de bras monstrueux, le reste de l'organisme ne prendrait plus de vie et l'être en question serait déséquilibré physiologiquement parlant. Il produirait très bien un phénomène unique que nul ne pourrait accomplir, mais il ne produirait que celui-là.

Le but réel de l'entraînement de celui qui veut atteindre les hauts degrés de l'initiation est de produire tous les phénomènes et d'arriver à la maîtrise. Celui qui se risque sans guide, sans maître, dans les voies de l'expérimentation, outre le danger de ruiner sa santé physique, court donc cet autre danger de devenir un monstre, par l'acquisition de deux ou trois pouvoirs, se fermant ainsi l'accès des autres pouvoirs.

Ici, mon plan me parle encore de la magie, et je l'ai construit justement suivant les données des mathématiques sacrées, avec la dix-huitième lame du tarot. Cette lame, en effet, est un commentaire merveilleux de ce que je viens de dire et de ce qui me reste à dire. Elle représente un terrain bordé par deux tours ; au pied de ces tours est un étang stagnant où l'on voit se profiler vaguement des êtres aquatiques ; sur la terre hurlent une hyène et un loup ; dans le ciel la lune énorme étend sa face d'où tombent des gouttes de sang sur la terre. Cela symbolise bien la mise en contact de l'imprudent avec les forces astrales qu'il ne connaît pas ; elles sont à la fois insidieuses et venimeuses comme les êtres aquatiques dont nous venons de parler, comme la boue de l'étang que nous voyons ; elles sont lâches et féroces comme la hyène et le loup qui

hurlent ; elles sont surtout pleines d'épouvante comme cette lune dont la face suinte le sang. Il faut être bien hardi pour oser s'aventurer sans maître, quand on connaît ces forces, jusque dans leur entourage : malheureusement la plupart de ceux qui osent faire les premiers pas dans cette voie ne savent pas ce qu'elles sont, et quand ils sont mis en leur présence, il est trop tard. Je rappellerai ici simplement l'exemple d'un de mes amis me disant : « J'ai fait des expériences magiques, ces expériences ont réussi en partie, elles ont échoué dans d'autres cas ; je n'ai rien vu d'effrayant,mais j'ai gardé de leur accomplissement un dégoût épouvantable de la vie, une tristesse incurable ; je me suis traîné des années et des années avec ce seul mobile, cette seule idée : trouver le moyen de suicider non mon corps, car mon âme survivrait, mais de suicider mon âme, de disparaître, et d'assouvir enfin ma soif de néant, ma soif de ne plus être. » Beaucoup d'autres m'ont tenu ce même langage et, si vous lisez Eliphas Levy, vous verrez que, après la très jolie évocation de l'ombre d'Apollonius de Thyane, il a gardé durant son existence, un dégoût profond, une tristesse qui fait que la vie est sans attrait parce que l'on a bu à des coupes défendues. Nous nous trouvons en présence de ces forces quand nous n'avons pas atteint les hauteurs du plan mental supérieur ; mais, il faut bien le dire, sauf nos maîtres, sauf ceux qui, peut-être par d'autres voies, sont nos maîtres en magie, nous ne pouvons songer à atteindre d'emblée ces hauteurs où habitent réellement les génies de douceur et de puissance qui nous donneront ce que nous savons, ce que nous voulons de la magie. La magie pour le débutant, est une terre pleine de faux pas et d'embûches; il faut le savoir. La magie n'est pas une chose défendue, dans le sens des choses pour lesquelles on est puni légalement, mais c'est une science qu'il est imprudent d'aborder sans un guide absolument sûr et puissant.

Je termine en disant deux mots de la mystique.

La mystique, c'est l'autre voie, l'autre colonne. Alors

que la magie est la voie active de la volonté, la mystique, au contraire, est la voie active de la bonne volonté : il y a une différence. Alors que, dans la magie nous pouvons risquer de devenir des monstres de volonté, mystiquement parlant, ici, nous ne courons pas les mêmes risques; nous faisons pour le mieux, nous allons où nous pouvons sur la voie tracée devant nous.

Trois grandes doctrines, en ce moment, se disputent le monde : la doctrine de la fatalité, la doctrine de la volonté, la doctrine de la mystique ; le fataliste est celui qui laisse faire tout ; le volontaire est celui qui combat tout, le magicien ; le mystique équilibre ces deux termes, étant celui qui laisse faire avec résignation mais qui agit avec bonne volonté. C'est donc une vie active, dont tous les instants sont consacrés à produire, à œuvrer, et à laisser faire l'œuvre, à laisser germer la graine qu'on a semée. C'est donc une voie qui, avec elle, amène la paix intérieure, le calme et le bonheur. C'est en même temps une voie où toutes facultés intellectuelles de l'être, aussi bien les facultés physiques que les facultés intellectuelles ou du cœur, sont également développées, et son ascèse est à la fois très simple et très difficile. Alors que celui qui veut marcher dans la voie de la volonté et de la magie doit connaître quantité de choses, meubler son cerveau d'une façon qui nous épouvanterait si nous essayions de le faire et consacrer des années fort nombreuses à ces études avant de pouvoir commencer à œuvrer, le mystique, au contraire, commence à œuvrer dès les premiers pas ; il sait que toute sa doctrine tient en ces mots : « Aimez-vous les uns les autres. » Quand il a mis ce précepte en action, il a gravi un degré de l'ascèse qui le mène vers la lumière. La mystique est donc une sorte de magie supérieure. Alors que le simple magicien développe la puissance de son corps astral, le théurge mystique développe la puissance de son corps divin : différence essentielle qui crée des phénomènes étrangers les uns aux autres bien que leur apparence soit en général identique. Quels sont les entraî-

nements capables de développer notre corps divin ? Sont-ce des entraînements alimentaires ? Non ; ils sont inutiles, et peut être la plus merveilleuse parole prononcée à ce sujet est-elle celle-ci : « Ce n'est pas ce qui rentre dans ton corps qui le souille ; c'est ce qui en sort ». Ce sont nos pensées, nos actes, qui souillent notre être et non pas ce que nous mangeons. Nous n'avons que faire des résistances physiques, astrales : il y a autre chose qui y pourvoira. Si la lumière intérieure qui est en nous, que nous développons peu à peu resplendit enfin, elle transformera, rien que par sa présence et son contact, le corps physique et astral, quoi qu'il ait fait. D'autre part, en magie, il y a les rituels, les parfums, les ablutions ; ici, rien de tout cela. Ici, c'est une œuvre constante, l'accroissement de l'être intérieur de minute en minute. Le magicien est obligé d'avoir le but précis de vouloir objectiver tel phénomène, telle chose ; le mystique laisse le temps agir, et quand son cœur, quand son âme sont prêts, le temps a agi et le phénomène se produit ; non pas celui qu'il a voulu, mais celui qui est directement utile. Enfin, la prière qui se rencontre même dans les entraînements magiques est l'acte essentiel de l'entraînement théurgique, c'est l'acte constant. Celui qui veut atteindre à la théurgie pratique est obligé d'être constamment en prières, de prier par l'acte et par le cœur, par le désir. Ici ce ne sont plus des mots qui sont nécessaires, des mantrams, ce n'est plus la prière à heure fixe, ritualisée, faite en se tournant tour à tour vers les quatre points cardinaux, agenouillé ou incliné, c'est la prière du petit enfant qui demande à son Père ce qu'il veut ; c'est la prière active de celui qui a pitié d'une douleur, d'un mal, qui se consacre à une œuvre, à une pensée ; c'est la prière active dans toute sa plénitude et dans toute sa beauté. Grâce à cette prière, peu à peu s'aimantent les forces supérieures, peu à peu le divin descend vers l'humain ; c'est à leur rencontre, c'est lorsque le divin occulte enfin l'humain que se produit alors le couronnement de l'ascèse

mystique et que celui qui s'est consacré durant toute son existence à ce but voit s'éveiller en lui les facultés qu'il a toujours enviées.

Quels sont les pouvoirs des mystiques? ces pouvoirs qui éclosent en eux lors de l'occultation de l'humain par le divin ? Il y a deux stades dans cette initiation. Le stade inférieur est le moment où Dieu agit dans le mystique. Le mystique semble toucher au fatalisme; il agit de bonne volonté, mais à l'aveuglette, sans la lumière supérieure ; il laisse surtout cette lumière supérieure agir en lui, disposer autour de lui et pour lui les choses dont il a besoin. Peu à peu cette lumière supérieure s'épanouit et il sent en lui croître la présence divine. Quand elle existe et se manifeste pleinement, alors c'est lui qui agit en Dieu, c'est un soldat conscient de l'œuvre qu'il poursuit suivant un plan défini, en qui il est constamment, avec qui il continue à toute heure du jour. N'y a-t-il pas quelques dangers à suivre cétte voie mystique? oui, il y a des dangers comme il y en a à boire et à manger ; il y a des dangers aussi à faire de la magie comme il y en a à faire de la chimie, de la physique. Mais alors que les dangers que court le magicien sont assez considérables en ce sens qu'il commence par en bas à connaître les forces supérieures, les dangers du mystique sont un peu plus restreints. Le principal danger, tout d'abord est philosophique, celui de mal comprendre et de tomber dans un excès de fatalisme, de ne plus être mystique que de nom, de se laisser faire, de se laisser porter par l'événement sans réagir. Alors que le mystique réel dit : « Je dois agir d'abord comme si je conduisais l'univers, mais je dois recevoir les coups de la fatalité stoïquement, sans émotion », le fataliste dit simplement : « Je dois recevoir les coups de la fatalité. » Il laisse cette fatalité le frapper, jusqu'au jour où enfin il a compris que l'on doit se regimber sous les coups de fouet ou chercher à les éviter, car nous ne sommes pas ici pour recevoir des coups, pour souffrir. Nous avons créé les souffrances, les luttes, les douleurs c'est vrai ; mais

notre but est de nous réintégrer, de fuir, de tuer cette douleur, de l'évoluer. Ce n'est pas en la recevant stoïquement, ni surtout, comme certains mystiques chrétiens, en l'aggravant que nous suivons les voies mystiques ; c'est au contraire, en agissant, en luttant comme des soldats prêts à recevoir les coups et les blessures, à les encaisser sans sourciller, c'est certain, mais prêts, c'est aussi certain, à tenir leur place au combat, à marcher de l'avant, à payer de leur personne. Le but du mystique est double : fataliste pour recevoir les coups qu'il n'a pu éviter, il est volontaire quand il s'agit de combattre pour la bonne doctrine et d'avancer peu à peu dans la voie qu'il s'est tracée.

Nous venons de voir la doctrine de l'hermétisme, ses voies, sa science, son adaptation à la vie pratique, comment celui qui suit véritablement la voie blanche est avant tout un être d'activité, de pouvoir, de puissance : je crois que dès lors, nous sommes bien prêts de suivre des voies totalement parallèles, presque identiques, et que la grande dispute qui nous sépare, la question de chapelle et de dogmatisme est simplement une question de mots, de terminologie. Nous sommes tous ici des soldats de l'idée, nous marchons vers une lumière, nous suivons une des voies ; mais nous savons que toutes les voies qui vont vers cette lumière sont également bonnes et que nous n'avons pas à jeter la pierre à celui qui prend le sentier de droite ou le sentier de gauche ni à croire que seul le sentier que nous suivons va vers la clarté, vers la lumière. Nous savons que, adeptes de toutes les théosophies du monde, nous marchons tous vers un phare central. Voilà surtout ce que je voulais faire ressortir : toutes les fraternités forment avant tout une grande fraternité et tous nous sommes un peu comparables au grain de levain que le boulanger, le matin, met dans sa pâte. Ce grain de levain, simple parcelle de la pâte de la veille va faire fermenter et gonfler toute la pâte nouvelle. Nous sommes tous dans les mêmes conditions, dépositaires d'un peu de lumière, d'un peu de vérité, et notre but est de la répandre, de la

dire. C'est pourquoi, devant les doctrines politiques actuelles, nous pouvons sourire, parce que nous connaissons, nous, la véritable origine de la fraternité ; nous savons que, en réalité, ce n'est pas un mot, que nous sommes tous frères dans cet *Adam kadmôn* qui s'est détaché du centre, comme une planète se détache de son soleil. Nous savons que nous sommes tous solidaires, que les animaux sont nos frères inférieurs et que les anges sont des frères supérieurs. Nous savons tout cela, et, devant les doctrines d'aujourd'hui, nous pouvons sourire, car notre but, c'est de les évoluer vers la vraie fraternité dont elles n'ont que le nom.

Le Directeur-Gérant, GASTON REVEL.

Mayenne, Imprimerie CH. COLIN.